



LORENZINO,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

par Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 24 FÉVRIER 1842

PERSONNAGES.

LE DUC ALEXANDRE.
LORENZINO.
MICHELE.
FRA LEONARDO.
PHILIPPE STROZZI.
LE HONGROIS.
GIOMO.

ACTEURS.

Mrs { FARRIN.
DROUVILLE.
M. BEAUVALLET.
M. LIGIER.
M. GUYON.
M. GEFFROY.
M. FONTA.
M. MATHIEU.

PERSONNAGES.

VITTORIO.
MATTEO.
CORSINI.
FRECCIA.
LE FAMILIER.
GAETANO.
LUISA.

ACTEURS.

M. ROBERT.
M. LEROUX.
M. DARCOURT.
M. ALEXANDRE.
M. LABA.
M. LAFÈVRE.
Mlle DUK.

ACTE PREMIER.

La place Sainte-Marie-Vieille, à Florence. A gauche du spectateur, un mur d'où pendent de longs festons de lierre, et au-dessus des créneaux duquel paraissent des branches d'arbres dépouillées de feuilles. Au fond le couvent de la Sainte-Croix. A droite, une suite de maisons. En avant des maisons, vers le troisième plan, un puits avec des ornements en fer. Il est minuit, le temps est sombre, et le théâtre n'est éclairé que par les cierges qui brûlent devant une Madone placée dans une niche, à l'angle du couvent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE HONGROIS, GIOMO.

Le Hongrois est assis sur le mur, entre deux créneaux, les jambes pendantes, ayant une échelle de cordes fixée près de lui. Giomo entre par la rue à droite et s'apprête à aller frapper à la porte du couvent.

LE HONGROIS, à demi-voix.

Est-ce toi, Giomo

GIOMO.

Qui m'appelle?

LE HONGROIS.

Moi.

GIOMO.

Qui toi ?

LE HONGROIS

Approche et tu verras

GIOMO.

Ah ! le Hongrois !

LE HONGROIS.

Lui-même.

GIOMO.

Que diable fais-tu donc perché au haut de ce mur?

LE HONGROIS.

Et toi, que viens-tu chercher dans ce couvent?

GIOMO.

J'y venais rejoindre son altesse le duc Alexandra.

LE HONGROIS.

Et moi je l'attends.

GIOMO.

Il n'est donc pas au couvent de la Sainte-Croix?

LE HONGROIS.

Non.

GIOMO.

Par quel hasard? Il devait y passer la nuit.

LE HONGROIS.

Où, mais nous avons trouvé toute la communauté en révolution; une religieuse était à l'agonie, ou même était morte, je ne sais plus bien; de sorte que la bonne abbesse, tout en remerciant son altesse de l'honneur qu'elle daignait lui faire, l'a priée de repasser un autre jour.

GIOMO.

Et alors, qu'a fait le duc?

LE HONGROIS.

Et alors, pour ne pas avoir perdu tout à fait notre temps, il s'est décidé, se trouvant tout porté, à faire une visite à la Térèse Sacchetti, son ancienne maîtresse, et sans doute pour donner plus de piquant à l'aventure, il m'a fait jeter l'échelle de cordes sans laquelle nous ne marchons jamais, sur le mur de son jardin, et il est entré par escalade ni plus ni moins qu'un Florentin du temps de Buondelmonte ou de Farinata des Uberti, en me recommandant de l'attendre ici, et de le rallier à nous si par hasard tu venais, comme il te l'avait ordonné, pour le rejoindre au couvent de Sainte-Croix.

GIOMO.

Chut! Quelqu'un vient.

LE HONGROIS.

Monte ici et mets ton masque alors.

Giomo met son masque et monte cinq ou six échelons.

SCÈNE II.

LE HONGROIS *sur le mur*, GIOMO *sur l'échelle*, GAETANO et VITTORIO SACHETTI *passant au fond enveloppés de grands manteaux*.

VITTORIO.

Sonne ou frappe doucement, que les voisins ne nous entendent pas.

GAETANO.

C'est inutile, j'ai la clef.

VITTORIO.

Ah! cela vaut mieux encore.

Ils disparaissent.

SCÈNE III.

LE HONGROIS, GIOMO.

LE HONGROIS.

Descends vite et regarde où vont ces deux hommes.

Giomo descend, remonte la scène, suit Vittorio et Gaetano des yeux, puis revient sans bruit reprendre la place qu'il occupait.

GIOMO, d demi-voix.

Dis donc.

LE HONGROIS.

Eh bien?

GIOMO.

Ils sont entrés par la première porte à gauche.

LE HONGROIS.

La première porte à gauche! mais c'est la nôtre.

GIOMO.

Ma foi, il me semble du moins.

LE HONGROIS.

Diable! qu'est-ce que cela veut dire?

GIOMO.

Le duc est-il seul?

LE HONGROIS.

Non. Il est avec son damné Lorenzino.

GIOMO.

Ce qui est tout comme.

LE HONGROIS.

Non, ce qui est pis.

GIOMO.

Si j'allais le prévenir?

LE HONGROIS.

Où, et puis trompe-toi par hasard, tu seras bien reçu.

GIOMO.

Ah! d'ailleurs, il a sa cotte de mailles et son épée, n'est-ce pas? (*Le Hongrois fait signe que oui.*) Avec sa cotte de mailles et son épée, le duc ne craint pas quatre hommes, à ce qu'il dit toujours, et lui ne sont que deux.

LE HONGROIS, d demi-voix.

Dis donc, Giomo, il me vient une idée.

GIOMO.

Laquelle?

LE HONGROIS, plus bas encore.

Si c'était Lorenzino qui l'eût trahi!

GIOMO.

Allons, te voilà encore avec tes anciens soupçons.

LE HONGROIS.

C'est que mes anciens soupçons se renouvellent tous les jours, ce qui les empêche de vieillir.

GIOMO.

Tu es fon, mon cher.

LE HONGROIS.

J'ai peur au contraire d'être le seul qui soit sage.

GIOMO.

Allons donc! connu comme l'est Lorenzino, est-ce qu'un pareil homme peut être à craindre?

LE HONGROIS.

Connu pour quoi?

GIOMO.

Connu pour un poitron, pour un lâche, pour une femelle que se trouve mal en voyant une goutte de sang.

LE HONGROIS.

Mais si Lorenzino n'était rien de tout cela ; s'il avait voulu le paraître seulement ?

GIOMO.

Ab ! pardieu ! la réputation est belle pour qu'on se donne tant de mal à l'obtenir.

LE HONGROIS.

Tous les masques ne sont pas pareils, et ebauché prend celui qui convient au déguisement qu'il a adopté.

GIOMO.

Ainsi, à ton avis Lorenzino porte un masque ?

LE HONGROIS.

Oui, et qui, si je ne me trompe, nous laissera voir un singulier visage, le jour où il tombera.

GIOMO.

Mais qui te fait croire cela ?

LE HONGROIS.

Toute sa personne... Tu hausses les épaules ; écoute : il est de tous les soupers du duc, n'est-ce pas ?

GIOMO.

Sans doute.

LE HONGROIS.

Nous sommes de quelques-uns, nous.

GIOMO.

Oui.

LE HONGROIS.

Eh bien, l'as-tu jamais vu ivre ?

GIOMO.

Le duc ? vingt fois.

LE HONGROIS.

Non, Lorenzino : pas une seule.

GIOMO.

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ? qu'il porte bien son vin.

LE HONGROIS.

Non pas, mais qu'il met de l'eau dedans, ce qui est bien différent.

GIOMO.

Et c'est là-dessus que tu le juges ?... diable !

LE HONGROIS.

Là-dessus et sur autre chose ; tu diras tout ce que tu voudras, Glomo, mais je n'aime pas, moi, ces visages de marbre qui semblent empruntés à quelque statue couchée sur un tombeau depuis deux cents ans... On est homme enfin, on souffre ou l'on est heureux, on craint ou l'on espère, on a des joies ou des douleurs... eh bien, l'as-tu jamais aperçu, quelque émotion qui lui traversât le cœur, que Lorenzino en devint ou plus rouge ou plus pâle ? L'as-tu jamais vu rire ? l'as-tu jamais vu pleurer ? l'as-tu jamais entendu chanter dans une orgie ? l'as-tu jamais entendu prier dans une église ?... Non, non, crois-moi, c'est une âme sourde qui travaille dans l'ombre et qui mord sans bruit. Quelle besogne fait-il ? j'en sais rien ; mais

souviens-toi de ce que je te dis ce soir 3 janvier 1536, et quand on verra clair dans cette mine qu'il creuse, quand on recueillera d'effroi devant l'œuvre de démon qu'il y aura bâtie, rappelle-toi ce que te dit le Hongrois ; entends-tu, Glomo ?

GIOMO.

Mais si tu as de pareils soupçons, pourquoi ne les as-tu pas dits au duc, toi qui es son familier ?

LE HONGROIS.

Oh ! je les lui ai dits, je les lui ai répétés cent fois ; mais il est comme tous les autres, il n'y veut pas croire. J'ai fait plus : avant-hier, nous avons passé la nuit chez l'Ulivetta, comme tu sais.

GIOMO.

Oui.

LE HONGROIS.

Eh bien, comme le Lorenzino descendait du second étage avec une corde... j'ai dit tout bas au duc : Laissez-moi couper la corde, monseigneur.

GIOMO.

Qu'a-t-il répondu ?

LE HONGROIS.

Il a répondu : A ton aise, le Hongrois ; mais je te prévienne, si tu fais cela, que j'ordonne au bourreau de renouer les deux bouts et de te prendre le cou dans le nœud.

GIOMO.

Peste ! mais c'est qu'il le ferait comme il le dit !

LE HONGROIS.

Aussi, je me suis tenu pour averti, et je me suis bien juré à moi-même que ce serait la dernière fois que je parlerais de lui au duc, puisqu'il l'a ensorcelé comme un démon qu'il est.

GIOMO.

Écoute.

LE HONGROIS.

Qu'y a-t-il ?

GIOMO.

J'entends des cris, ce me semble... un froissement d'épées !

LE HONGROIS.

Alerte ! Glomo, on attaque ; toi par la porte, il y a une pince là dans l'angle... moi par là.

Il saute dans le jardin.

GIOMO, descendant vivement l'échelle et cherchant la long du mur.

Où dis-tu ?... Ah ! la voilà !

Il court par la rue

LE HONGROIS, dans le jardin.

Tenez ferme, monseigneur, me voilà.

On continue d'entendre un froissement d'épées. Pendant ce temps Lorenzino paraît sans toquer au haut de l'échelle, enjambe vivement le mur, descend, traverse la scène en silence, tire de dessous son manteau une cotte de mailles, la jette dans le puits, et revient écouter au milieu du théâtre : au bout d'un instant, on entend un cri ; aussitôt le froissement des épées cesse, et tout reste dans le silence.

SCÈNE IV.

LORENZINO seul, puis LE DUC, puis LE HONGROIS et GIOMO.

LORENZINO, à demi-voix.

Là... Il y en a un de mort... Lequel ?

Le Duc Alexandre paraît, montant à l'échelle de cordes du côté du jardin et tenant son épée entre ses dents : il s'arrête lorsqu'on le voit à mi-corps et se croise les bras.

LE DUC.

Parbleu ! tu es un fameux compagnon, Lorenzino ! deux hommes nous attaquent, et il faut non seulement que je fasse ma besogne, mais encore la tienne.

LORENZINO.

Ohi monseigneur, une fois pour toutes, vous me connaissez ; il faut me prendre comme je suis ou me laisser pour d'autres... De moitié dans vos festins, dans vos bals et dans vos plaisirs, tant que vous voudrez ; mais de moitié dans vos embuscades, dans vos duels et dans vos coups d'épée... merci, altesse, je laisse cet honneur à plus brave ou à plus fou que moi.

LE DUC, enjambant le mur et descendant la long de l'échelle.

Poltron !

LORENZINO.

Eh bien, oui, poltron... poltron tant que vous voudrez ; j'ai au moins l'avantage sur mes pareils de ne pas m'en cacher, moi. (Rituant.) D'ailleurs, est-ce que j'ai une cotte de mailles comme la vôtre, monseigneur, pour me donner du courage ?

LE DUC, se tâtant.

Ah ! pardieu ! tu m'y fais songer, je l'ai laissée dans la chambre de Térésa.

Il fait un mouvement pour ressortir.

LORENZINO, l'arrêtant.

Eh bien ! n'allez-vous point retourner la chercher ?

LE DUC.

Pourquoi pas ?

LORENZINO.

Il faut que votre altesse ait le diable au corps, ma parole d'honneur... Comment, pour une misérable cotte de mailles...

LE DUC.

Tu en parles bien à ton aise ; je n'en trouverai jamais une qui m'emboîte comme celle-là.

LORENZINO.

Bah ! Benvenuto Cellini vous en forgera une autre.

LE DUC, allant à la Madone.

Oui, je n'ai qu'à compter là-dessus ! pour une malheureuse médaille qu'il s'est chargé de me faire, il me fait attendre depuis deux ans.

LORENZINO.

Eh bien, vous vous en passerez.

LE DUC.

De ma médaille ?

LORENZINO.

Non, de votre cotte de mailles... Votre vérité-

hie cotte de mailles, monseigneur, c'est votre courage.

LE DUC.

Mon courage est pour ceux qui m'attaquent en face, ma cotte de mailles pour ceux qui me frappent par derrière. (Il regarde la lame de son épée à la lueur des cierges qui éclairant la Madone.) Ah !

LORENZINO.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

LE DUC.

Il y a que si je n'ai pas tué le second, il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le corps... mon épée est rouge jusqu'à la garde... (Au Hongrois, qui paraît à son tour au haut de l'échelle.) Eh bien, le Hongrois ?

LE HONGROIS.

Eh bien, monseigneur, il y en a un de mort, et l'autre qui n'en vaut guère mieux... Votre altesse veut-elle que je l'achève ?

LE DUC.

Non ; le silence qu'ils ont gardé en nous attaquant me donne de singuliers soupçons ; tu préviendras le bargello de ce qui est arrivé, et tu lui donneras l'ordre d'arrêter le blessé.

LORENZINO.

Maintenant, monseigneur, si nous regagnons le palais ? il me semble que deux coups d'épée dans une nuit c'est suffisant.

LE DUC, s'apprêtant à partir.

Alors, tu ne les as pas reconnus ?

LE HONGROIS.

Non ; il fait noir comme dans un four... tout ce que je sais, c'est qu'il y en a un de couché sous le vestibule et l'autre dans le jardin.

GIOMO, qui est resté sur le mur pour décrocher l'échelle, s'adressant au Duc qui va pour s'éloigner par la rue à droite.

Point par là, monseigneur.

LE DUC.

Et pourquoi ?

GIOMO.

Il me semble que j'entends venir plusieurs hommes par cette rue.

LE HONGROIS.

C'est la vérité, monseigneur ; allons-nous-en par ici.

LE DUC.

Est-ce que tu as peur aussi, toi, par hasard ?

LE HONGROIS.

Quelquefois, monseigneur, et votre altesse ?

LE DUC.

Jamais !... Et toi, Lorenzino ?

LORENZINO.

Moi, toujours.

Ils sortent.

GIOMO, les suivant en haussant les épaules. Et voilà l'homme dont le Hongrois se défie !

SCÈNE V.

PHILIPPE STROZZI, MICHELE DE TAVO-
LACCINO, MATTEO.

STROZZI, s'avancant avec hésitation.

Il y avait du monde, je crois, sur cette place.

MICHELE.

Il n'y a rien d'étonnant ; minuit sonnait seule-
ment comme nous entrions par la porte de Prato.

STROZZI.

Alors, arrêtons-nous un instant ; c'est ici que
Gaetano et Vittorio doivent nous rejoindre.

MICHELE.

Ils demeurent dans les environs.

STROZZI.

Voici le mur de leur jardin.

MICHELE.

Alors ils ne peuvent tarder.

STROZZI.

Toi, pendant ce temps, Matteo, va chez ma
sœur, annonce-lui mon retour ; informe-toi si ma
sœur est toujours près d'elle ; et si, par un motif
quelconque, elle s'est cru devoir s'en séparer, sache
où elle est.

MATTEO.

Je vous retrouverai ici, messire ?

STROZZI.

Ici, ou chez Gaetano Sacchetti.

MATTEO.

J'y vais.

Il sort par la rue à gauche.

STROZZI, se promenant avec inquiétude, tandis
que Michele est assis sur le bord du puits.

Leur serait-il arrivé quelque chose, Michele,
que nous ne les voyons paraître ni l'un ni l'autre ?
ils étaient cependant en avance sur nous,
n'est-ce pas ?

MICHELE.

En avance de plus d'un quart d'heure ; je les
ai quittés à San Donato, et ils venaient droit à
Florence.

STROZZI.

C'est étrange.

MICHELE, qui traverse la scène et qui écoute.

Silence !

STROZZI.

Qu'y a-t-il ?

MICHELE.

Il m'a semblé entendre un gémissement.

STROZZI.

Où cela ?

MICHELE.

De ce côté.

STROZZI.

Va voir ce que c'est.

MICHELE.

Et vous, messire, rangez-vous contre ce mur,
afin que si quelqu'un passe, on ne vous aperçoive
pas.

Michele s'éloigne ; Strozzini s'efface le long du mur ; un
homme masqué paraît à droite.

SCÈNE VI.

STROZZI, LORENZINO masqué.

LORENZINO s'avance avec hésitation, s'arrête der-
rière le puits, regarde tout autour de lui, re-
prend confiance en ne voyant personne, tra-
verse la scène et va frapper trois petits coups
à la porte de la maison placée au premier
plan à la droite du spectateur ; puis il recule
de quelques pas et frappe trois autres coups
dans ses mains : à ce signal, une jalousie se
soulève et une jeune fille paraît.

LA JEUNE FILLE.

Est-ce toi, Lorenzo ?

LORENZINO.

Oui, c'est moi, mon amour ; hâte-toi de m'ou-
vrir.

LA JEUNE FILLE.

Me voici !

La jalousie retombe.

STROZZI, murmurant.

O Florence ! Florence ! je te reconnais ; toujours
la même avec tes nuits mêlées de sérénades et
d'assassinats, de gémissements, d'agonie et de
paroles d'amour.

La porte s'ouvre, Lorenzino entre : la porte se referme.

SCÈNE VII.

STROZZI, MICHELE, revenant.

MICHELE.

Messire !

STROZZI.

Eh bien ?

MICHELE.

Eh bien, je ne m'étais pas trompé.

STROZZI.

Qu'y a-t-il ?

MICHELE.

En rentrant chez eux, Gaetano et Vittorio Sac-
chetti y ont surpris le duc Alexandre.

STROZZI.

Chez eux !... Ce que l'on disait de Térésa, c'était
donc vrai ?

MICHELE.

Oui... ils ont mis l'épée à la main, mais le duc
a tué Gaetano et blessé dangereusement Vittorio.

STROZZI.

Comment t'ont-ils pas appelé du secours ?

MICHELE.

Pour se trahir eux-mêmes, n'est-ce pas, et pour
nous perdre avec eux ?

STROZZI.

C'est juste ; j'oublie que nous sommes des
proscrits, et que nos têtes valent dix mille flo-
rins.

MICHELE.

Tout blessé qu'il était, il se traînait jusqu'ici
pour vous dire de fuir.

STROZZI.

Fuir !... et pourquoi ?

MICHELE.

Parce qu'il ne peut plus vous recevoir chez lui, obligé qu'il est lui-même d'aller demander asile à un autre.

STROZZI.

Et où va-t-il ?

MICHELE.

Chez Bernardo Corsini.

STROZZI.

Seul ainsi et blessé ! Le malheureux ! mais nous le vengerons.

MICHELE.

Où ! je l'ai accompagné jusqu'au coin de la via Rondinelli. De là chez Bernardo il n'avait plus qu'à faire.

STROZZI.

Très-bien, Michele.

MICHELE.

Au reste, il m'a dit en me quittant que vous pouviez être tranquille, qu'il allait être arrêté sans doute, mais que ni menaces, ni tortures, ni supplices ne tireraient un seul mot de sa bouche.

STROZZI.

Et l'on peut compter sur lui, car c'est un brave cœur. Aussi je reste.

MICHELE.

Bien dit, messire.

STROZZI.

Mais toi, Michele, tu peux partir si tu le veux ; le sentinelle qui nous a introduits ne doit pas encore être relevé ; ainsi la fuite est facile. Je te délève de ta parole.

MICHELE.

Oh ! je croyais que vous me connaissiez mieux, maître. Non, non, puisque je suis rentré dans Florence, il faut que la chose pour laquelle je suis venu s'accomplisse. D'ailleurs, si je voulais fuir, il sortirait de ce couvent une voix qui m'arrêterait en me criant que je suis un lâche ! Merel donc de votre offre, mais vous fussiez parti que moi je serais resté.

La porte du couvent s'ouvre et un Moine dominicain en sort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRA' LEONARDO.

STROZZI.

Quel est ce moine ?

MICHELE.

Un frère de l'ordre de Saint-Dominique.

STROZZI.

Alors il faut que je lui parle.

MICHELE.

Et moi aussi.

STROZZI.

Pardon, mon père. Mais vous êtes du couvent de Saint-Marc, je crois.

FRA' LEONARDO.

Où, mon fils.

STROZZI.

Mon père, je suis proscrit. L'asile sur lequel je

comptais m'est fermé. Ma tête vaut dix mille florins. Mon père, au nom de Savonarole, voulez-vous me donner l'hospitalité ?

FRA' LEONARDO.

Je n'ai que ma cellule, c'est celle d'un pauvre moine, elle est à vous.

STROZZI.

Mon père, songez-y : je vous amène la persécution sûrement et la mort peut-être.

FRA' LEONARDO.

Qu'elles soient les bienvenues puisqu'elles viennent avec le devoir.

STROZZI.

Ainsi, mon père...

FRA' LEONARDO.

Venez quand vous voudrez ; je vous attends.

STROZZI.

Cette nuit même.

FRA' LEONARDO.

Vous demanderez la cellule de frère Léonard.

Les deux hommes se serrent la main et se séparent. Au moment où le Moine passe de l'autre côté du théâtre, Michele l'arrête à son tour et le ramène sur le devant de la scène.

MICHELE.

Mon père, excusez-moi.

FRA' LEONARDO.

Que voulez-vous, mon fils ?

MICHELE.

Vous sortez du couvent de Sainte-Croix ?

FRA' LEONARDO.

C'est une communauté du même ordre que la nôtre, et j'en suis le directeur.

MICHELE.

Alors vous pouvez m'apprendre ce que je désire.

FRA' LEONARDO.

Parlez.

MICHELE.

Au nombre des religieuses qui habitent ce couvent...

FRA' LEONARDO.

Eh bien ?

MICHELE.

Il doit y en avoir une qui s'appelle...

FRA' LEONARDO.

Ne vous souvenez plus de son nom ?

MICHELE.

J'oublierais plutôt le mien, mon père. Qui s'appelle Nella ?

FRA' LEONARDO.

Étiez-vous son parent ? étiez-vous son ami ? ou n'étiez-vous pour elle qu'un étranger ?

MICHELE.

J'étais... j'étais son frère.

FRA' LEONARDO.

Priez pour votre sœur qui est eu ciel.

MICHELE.

Elle est morte, mon père ?

FRA' LEONARDO.

Ce matin.

MICHELE.

Seigneur, Seigneur, vous êtes grand et miséricordieux, et je vous rends grâce. Après l'agitation de la terre, la paix d'en haut... après la douleur d'un jour, la béatitude infinie.

FRA LEONARDO.

Est-ce tout ce que vous aviez à me demander, mon fils ?

MICHELE.

Mon père, pourrais-je la voir ?

FRA LEONARDO.

Ce soir on transporte son corps au couvent de la Santissima Annunziata, où elle a demandé à être enterrée.

MICHELE.

Sortira-t-elle bientôt ?

FRA LEONARDO.

Tenez, la voilà !

MICHELE.

Merci ! *(La porte du couvent s'ouvre ; la comédie de la Miséricorde en sort portant sur ses épaules le corps de Nella ; la jeune fille est sur un catafalque tout semé de fleurs ; elle est couronnée de roses blanches et a le visage découvert.)* Arrêtez, mes frères, et déposez un instant ici le corps de cette jeune fille. C'est le seul cœur qui m'ait jamais aimé sur la terre, et pour la dernière fois je voudrais la remercier de son amour. *(On dépose le cercueil, Michels s'agenouille devant lui.)* N'est-ce pas, Nella, que ton agonie a été moins douloureuse que ne le fut ta vie ? La mort si redoutée des uns n'est pour les autres qu'une pâle et froide amie qui nous berce dans ses bras comme une bonne mère et qui nous couche doucement dans le lit éternel. N'est-ce pas qu'au lieu de te pleurer, j'ai bien fait, pauvre enfant, de remercier Dieu de ce qu'il t'avait rappelée à lui ? Adieu, Nella, adieu donc pour la dernière fois. Je t'aimais, pauvre fille de la terre ; je t'aime, bel ange du ciel. Adieu, Nella. Je suis revenu pour te venger ; dors tranquille, je ne te ferai pas attendre. *(Il l'embrasse au front, puis se relevant.)* Et maintenant, merci, mes frères ; vous pouvez emporter cette jeune fille ; entre nous, hélas ! tout est fini, et je la remets corps et âme entre les mains du Seigneur.

Le cortège mortuaire s'éloigne ; trois personnes restent seules en scène : Michele, qui est allé s'agenouiller devant la Madone ; Strozz, qui est appuyé aux ornements de fer du puits, et Matteo, qui est debout près de la porte du couvent.

SCÈNE IX.

STROZZI, MICHELE, MATTEO.

MATTEO, allant à Strozz.

Matte...

STROZZI.

Ah ! c'est toi, Matteo ! As-tu vu ce qui vient de se passer ?

MATTEO.

J'étais là.

STROZZI.

Connaisais-tu cette religieuse ?

MATTEO.

Où. C'était l'unique enfant du vieux Lupo, le cardeur de laine. Je me rappelle qu'on a dû dans

le temps que le duc l'avait fait enlever de chez son père, et que quelques jours après son enlèvement, elle est entrée dans ce couvent. Depuis lors elle a été constamment souffrante, et ce matin elle est morte comme une sainte.

STROZZI.

Encore une victime qui va crier contre toi au pied du trône de Dieu, due Alexandre ; Dieu veuille que ce soit la dernière ! Eh bien, Matteo ! as-tu vu ma sœur ?

MATTEO.

Comme vous le pensez, votre sœur n'a pas osé garder sa nièce chez elle ; quand elle vous verra, elle vous dira pourquoi.

STROZZI.

Et Luisa ?

MATTEO.

Est cachée au cette place même, dans une maison qu'elle habite seule avec la vieille Assunta.

STROZZI.

Et quelle est cette maison ?

MATTEO.

Celle qui porte le n° 226.

STROZZI.

Va chercher un clerc, et fais-le-moi.

MATTEO, revenant et suçant les numéros.

228, 227, 226. C'est ici.

STROZZI, se rappelant qu'il y a vu entrer un homme.

Ici ?

MATTEO.

Où.

STROZZI.

Tu te trompes, Matteo, tu te trompes ; cela n'est point possible !

MATTEO.

C'est bien le numéro que m'a indiqué votre sœur, cependant, n° 226.

STROZZI.

Et ma sœur t'a dit que Luisa habitait là seule ?

MATTEO.

Seule.

STROZZI.

Sans autre femme que la vieille Assunta ?

MATTEO.

Sans autre femme qu'elle.

STROZZI, chancelant.

O mon Dieu !

MATTEO.

Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! messire Philippe, qu'avez-vous ?

STROZZI.

Rien, Matteo, rien. Va m'attendre sur la place Saint-Marc, en face du couvent des Dominicains ; dans un instant je t'y rejoins.

MATTEO.

Mais cependant...

STROZZI.

Va !...

Matteo obéit et va remettre le clerc devant la Madone. Strozz couvre son visage d'un masque et marche droit à la porte de sa fille. Au moment où il est en face d'elle, la porte s'ouvre et l'homme masqué en sort.

SCÈNE X.

STROZZI, LORENZINO, MICHELE, toujours agnoulé devant la Madone.

LORENZINO, à Strozzî.

Que veux-tu ?

STROZZI.

Qui es-tu ?

LORENZINO.

Que t'importe ?

STROZZI.

Il m'importe si fort, que je veux le savoir à l'instant même. A bas ce masque ! (Il lui arrache son masque.) Lorenzino !

Il ôte le sien.

LORENZINO.

Philippe Strozzî !... Ah ! pardieu, tu as bien fait d'ôter ton masque, Strozzî, car je ne t'eusse pas reconnu. Et que diable viens-tu faire ici quand tu es proscrit et quand tu sais que ta tête vaut dix mille florins ?

STROZZI.

Je viens te demander compte de l'honneur de ma fille !

LORENZO.

Si tu n'es revenu que pour cela, P'hillpe, l'inquiétude paternelle t'a, sur mon honneur, fait risquer un trop gros enjeu, car l'honneur de ta fille est aussi intact que si jamais elle ne s'était éloignée un seul instant de l'œil de sa mère.

STROZZI.

Lorenzino sort à une heure du matin de chez ma fille, et Lorenzino me dit que ma fille est encore digne de son père. Lorenzino ment.

LORENZINO.

L'exil t'a fait perdre la mémoire, Strozzî. As-tu oublié que tu as épousé la sœur de ma mère, que Luisa et moi nous étions destinés l'un à l'autre, que ta femme ne faisait pas plus de différence entre nous deux qu'elle n'en faisait entre ses autres enfants ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant que j'aie continué d'aimer Luisa, puisque cet amour était approuvé par toi-même ?

STROZZI, faisant un effort sur lui-même.

Où, j'avais oublié tout cela, c'est vrai ! Mais écoute. Je veux bien me le rappeler. Oui, tu es mon neveu ; oui, ma femme vous destinait l'un à l'autre et vous regardait comme ses enfants. Eh bien, le jour promis est arrivé. Tu as vingt-trois ans et Luisa en a seize. Proscrit comme je le suis, isolée comme elle l'est, il lui faut quelqu'un qui lui donne ce qu'elle a perdu dans le passé et ce qu'elle attend dans l'avenir, quelqu'un qui l'aime à la fois d'un amour de père et d'un amour d'époux. Le seul bien qui me reste, c'est elle... Le seul ange qui prie pour moi sur la terre, c'est encore elle. Eh bien, mon seul ange, mon seul espoir, mon seul bien, je te donne tout cela, Lorenzino, moi, pauvre proscrit : épouse Luisa, rends-la heureuse, et quel que soit le prix du trésor que je t'aurai donné, je croirai non-seulement que nous

sommes quittes, mais je dirai encore tout haut que je suis ton débiteur.

LORENZINO, d'une voix sourde.

Tu sais bien que ce que tu me proposes là, Strozzî, était possible autrefois, sera peut-être possible dans l'avenir, mais est impossible maintenant.

STROZZI.

Je devinais d'avance ta réponse. Et pourquoi n'est-ce pas possible ? dis. Dieu me donne la patience de t'écouter, et je t'écoute.

LORENZINO, revenant à son air habituel.

Eh ! sans doute ! Comment veux-tu que moi le favori, moi le confident, moi l'ami du duc Alexandre, j'aie épousé justement la fille de l'homme qui conspire ouvertement contre lui ; qui depuis cinq ans qu'il est sur le trône a essayé de le faire assassiner deux fois, et qui, banni de Florence, y rentre ce soir même pour tenter encore, selon toute probabilité, quelque folie du même genre ? Épouser Luisa, Philippe ! épouser Luisa ! mais il faudrait que je fusse fou !

STROZZI.

O mon Dieu ! mon Dieu ! à quoi m'as-tu réservé ! et cependant je veux aller jusqu'au bout. Lorenzino, tu as tout à l'heure invoqué ma mémoire, et tu l'as vu, ma mémoire a été fidèle ; laisse-moi à mon tour invoquer la tienne.

LORENZINO.

Ah ! ce sera peut-être un peu plus difficile, Strozzî, car je te prévins que j'ai oublié bien des choses.

STROZZI.

Oh ! il y a des choses dont tu dois te souvenir, car elles tiennent à la vie. Adolescent, ce sont les conseils que te donnait ton père ; jeune homme, ce sont les promesses que tu faisais à ton pays. Lorenzino, un si grand changement a-t-il pu se faire qu'il n'y ait plus rien en toi de ce qu'il y avait, et que le présent ait dissipé si vite les promesses de l'avenir ? se peut-il que l'enthousiasme de Savonarole soit devenu le flatter et le complaisant d'un bâtard des Médicis ? se peut-il que celui qui à dix-neuf ans faisait la tragédie de Brutus, quatre ans après joue à la cour de Néron le rôle de Narcisse ? Non, non, cela est impossible, n'est-ce pas, et il n'y a de vrai que ce que disent tout has quelques-uns ?

LORENZINO.

Et que disent-ils ?

STROZZI.

Que comme Brutus tu contrefais l'insensé, mais que tous les soirs comme lui tu baises la terre, notre mère commune, en demandant à ton pays de te pardonner l'apparence en faveur de la réalité. Eh bien, l'heure de jeter bas le masque est arrivée, l'heure de changer la marotte du houffon contre le poignard du républicain est venue. Il n'y a pas un instant à perdre si tu veux être de la grande œuvre qui se prépare ; après-demain, demain peut-être il ne sera plus temps. Lorenzino, tu as beaucoup à faire pour redevenir Lorenzo.

Eh bien, je prends tout ton passé sur moi, et je t'en fais une auréole dans l'avenir. Je t'ouvre nos rangs, je te donne ma place. Marche à notre tête, conduis-nous, et moi, tout le premier, moi, je donnerai à tous l'exemple de l'obéissance.

LORENZINO.

Sais-tu bien, Strozzi, que tu as eu là une merveilleuse idée!... A moi Lorenzino, à moi le roi des fêtes, à moi le prince des jours joyeux, à moi le héros des folles nuits, tu viens offrir d'être le chef d'une conspiration bien noire, bien sombre, bien romaine, mystérieusement tramée dans l'ombre à la façon de celles de Spartacus ou de Cotilina, avec des serments échangés sur un poignard et du sang bu dans une coupe. Non, non. Quand je serai assez fou pour conspirer, ce sera d'une manière moins triste et moins sérieuse. [Et puis avec cela qu'elle récompense bien ceux qui se dévouent pour elle ta magnifique république florentine!... avec cela que c'est une mère bien tendre pour ses fils, une maîtresse bien fidèle à ses amants! Voyons! Comptons ceux que ce gouffre de Décius a dévorés sans qu'il se referme. Les Pazzi d'abord, qui prévoyant l'avenir ont voulu trancher le mal dans sa racine, et que vous avez laissé pendre au balcon du palais vieux! Savonarole, Lycurgue chrétien qui eût voulu vous faire une république près de laquelle celle que Platon rêvait n'était qu'une école de débauche et de corruption, et que vous avez laissé brûler sur la place de la Seigneurie; enfin Dante de Castiglione, Romain du temps des Gracques, perdu au milieu de notre âge moderne, qu'il ne comprenait pas et dont il n'était pas compris, et que vous avez laissé empoisonner à l'italien! Ainsi corde, bûcher, poison, voilà les récompenses que Florence, la reconnaissante et la généreuse, garde à ceux qui se dévouent pour elle. Merci... Non, non, Philippe, le mieux est de ne pas conspirer, crois-moi; mais quand tu conspireras, il faut conspirer seul, sans amis, sans confident, et alors, si toutefois tu ne rêves pas tout haut, tu auras quelque chance de voir réussir ta conspiration. Tu me parles de prendre ta place, Strozzi, de me mettre à votre tête, de recueillir pour moi seul l'honneur suprême de l'entreprise. Malheureux, veux-tu que je te dise comment elle finira, votre entreprise! avant qu'il soit vingt-quatre heures vous serez tous en prison. Vous êtes à Florence à peine, n'est-ce pas? vous y mettez à peine le pied, vous en avez déposé la porte il n'y a pas une heure... eh bien, le duc sait déjà que vous y êtes, les ordres sont déjà donnés pour qu'on vous arrête; déjà l'un de vous est blessé et l'autre mort!... O Strozzi! Strozzi! suis un bon conseil, un fou en donne quelquefois. Reprends vite le chemin qui t'a conduit ici, sors par la porte qui t'a donné entrée, regagne la forteresse de Montereggione, ferme tes porternes, baisse tes hermes, lève tes ponts-levis, et attends.

STROZZI.

Je joue de malheur, Lorenzino. Sur trois de-

mandes que je comptais te faire, en voilà déjà deux que tu me refuses; mais je ne perds pas patience encore, et j'espère que tu m'accorderas la troisième.

LORENZINO.

Volontiers, Strozzi, si elle est moins folle que les deux premières.

STROZZI, tirant son épée.

C'est de me rendre raison à l'instant même de tes offenses, de tes refus et de tes conseils.

LORENZINO.

Un duel! Philippe Strozzi propose un duel à Lorenzino! Ah ça, décidément tu es perdu le tête. Un duel à moi!... mais as-tu dormi cinquante ans, comme Épiménides, pour venir me faire une pareille proposition à ton réveil? Un duel! est-ce que je me bats, moi?... Est-ce qu'il n'est pas convenu que je n'ai pas la force de soulever une épée, que je me trouve mal en voyant une goutte de sang; que je suis une femelle, que je suis un lâche?... Oh! je croyais être mieux connu depuis que Florence crie mon panégyrique à toute l'Italie, et l'Italie à toute la terre. Merci, Strozzi, merci d'avoir douté entre moi et Florence; tu es le seul qui me fasses encore cet honneur... Merci.

STROZZI.

Où, tu as raison, Lorenzino... Tu es un misérable!... tu es un lâche!... et tu ne mérites pas de mourir de la main d'un homme comme moi... Je ne te demande plus rien... je n'attends plus rien de toi... je n'espère qu'en Dieu... Va-t'en.

LORENZINO.

A la bonne heure... voilà que tu es raisonnable, et que tu redeviens comme je voulais te voir... Adieu, Strozzi.

STROZZI.

Adieu.

SCÈNE XI.

STROZZI, MICHELE.

STROZZI.

Michele.

MICHELE.

Maitre.

STROZZI, lui montrant Lorenzino.

Tu vois bien cet homme qui s'en va?

MICHELE.

Lorenzino?

STROZZI.

Oui, Lorenzino.

MICHELE.

Eh bien?

STROZZI.

Eh bien... si demain matin il n'est pas mort, demain soir nous sommes perdus.

MICHELE.

Comment cela?

STROZZI.

Il sait tout.

MICHELE.

C'est bien... il mourra.

STROZZI, allant à la porte de sa fille, comme pour entrer, lève le marteau, et le laissant retomber sans bruit, après un instant de réflexion.

Non, pas ce soir... ce soir je la tuerais!

ACTE DEUXIÈME.

Le cabinet de travail de Lorenzino. Deux portes latérales, une porte au fond. Bustes, statues, instruments de physique, manuscrits posés çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUISA, *masquée, accoudée sur une table et attendant; un DOMESTIQUE, puis LORENZINO.*

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte du fond.*

Signora, voici mon maître.

LORENZINO, *paraissant sur le seuil de la porte, et s'adressant au Domestique.*

Quelle est cette femme.

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais : quand je lui ai dit que votre excellence était sortie, elle a demandé à l'attendre; mais elle a refusé de me dire son nom, et elle a constamment gardé son masque.

LORENZINO.

C'est bien, laissez-nous.

Le Domestique se retire. Lorenzino s'avance.

LUISA, *se démasquant.*

C'est moi, Lorenzo.

LORENZINO.

Luisa... c'est toi, mon amour. (*Allant à la porte et la fermant.*) Mon Dieu... qui a pu te faire commettre cette imprudence? venir ainsi chez moi, en plein jour!

LUISA.

Lorenzo, le duc sait où je demeure.

LORENZINO, *sans étonnement.*

Ah! et comment l'a-t-il découvert?

LUISA.

Ce matin, en sortant de la Santissima Annunziata où je venais d'entendre la messe, j'ai été suivie par un homme.

LORENZINO.

Je t'avais cependant bien recommandé, enfant, de ne jamais sortir sans un masque.

LUISA.

Je l'avais aussi, Lorenzo; mais ignorant que quelqu'un m'épiait, je l'ai ôté un instant pour faire le signe de la croix avec de l'eau bénite... Cet homme était caché derrière le bénitier.

LORENZINO.

De sorte qu'il t'a reconnue?

LUISA.

Et qu'il m'a suivie.

LORENZINO.

Jusqu'à la maison?

LUISA.

Jusqu'à la maison!

LORENZINO.

Il fallait entrer quelque autre part pour lui donner le change.

LUISA.

Que veux-tu?... Je n'y ai pas songé; en me voyant suivie j'ai perdu la tête.

LORENZINO.

Et qui te fait croire que cet homme est au duc?

LUISA.

Je l'ai fait voir à Assunta, tandis qu'il prenait le numéro de la maison... Elle l'a reconnue. Il se nomme Glomo.

LORENZINO.

Glomo... Oui, c'est bien cela.

LUISA.

Maintenant que faut-il faire?

LORENZINO.

Rien... attendre.

LUISA.

Mon Dieu... Lorenzo, comme tu reçois cette nouvelle d'un air indifférent!

LORENZINO.

C'est qu'elle ne me paraît pas d'une grande importance.

LUISA.

Elle ne te paraît pas d'une grande importance! mais souviens-toi donc, Lorenzo, quelle terreur a été la tienne quand tu as appris que le duc m'avait vue, et que tu t'es aperçu qu'il m'aimait... Ne m'as-tu pas fait quitter le palais de ma tante pour me mettre à l'abri de ses poursuites?... Souviens-toi qu'en me recommandant les précautions qui pouvaient cacher ma retraite, tu m'as dit cent fois que tu aimerais mieux mourir que de la voir découverte.

LORENZINO.

Oui, car alors il y avait un énorme danger.

LUISA.

Mais ce danger n'existe donc plus maintenant?

LORENZINO.

Il est moindre du moins.

LUISA.

Ainsi tu n'es pas effrayé qu'il sache où je demeure aujourd'hui?

LORENZINO.

Je me proposais de le lui apprendre demain.

LUISA.

Lorenzo... je t'écoute... je te regarde, et je ne te comprends pas.

LORENZINO.

Qu'as-tu besoin de me comprendre, Luisa? Tu crois en moi.

LUISA.

Oh! comme en Dieu.

LORENZINO.

Laisse-moi donc faire alors, et ne t'inquiète de rien... D'ailleurs, n'as-tu pas encore une autre nouvelle à m'apprendre?

LUISA.

Comment! saurais-tu déjà que mon père est à Florence?

Je le sais.

LORENZINO.

LUISA.

Mais tu sais donc toutes choses, toi?

LORENZINO.

Je sais que tu es un ange, et que je t'aime.

LUISA.

Oui... ce matin un moine est venu, qui m'a annoncé cette joyeuse nouvelle... et qui m'a longuement parlé de toi et de notre amour : j'ai voulu le suivre, mais il m'a dit que mon père ne voulait pas me voir encore.

LORENZINO.

Eh bien... j'ai été plus heureux que toi, car je l'ai vu.

LUISA.

Quand cela ?

LORENZINO.

Hier soir.

LUISA.

Ici ?

LORENZINO.

Non... à la porte de ta maison, où il m'avait vu entrer, et sur le seuil de laquelle il attendait que je sortisse.

LUISA.

O mon Dieu ! que t'a-t-il dit ?

LORENZINO.

Il m'a proposé d'être ton époux.

LUISA.

Et... et qu'as-tu répondu ?

LORENZINO.

J'ai refusé.

LUISA.

Refusé !

LORENZINO.

Oui.

LUISA.

Refusé, Lorenzo ! et cependant tu dis que tu m'aimes.

LORENZINO.

Justement, c'est parce que je t'aime que j'ai refusé.

LUISA.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Lorenzo, tu seras donc pour moi un éternel mystère ! tu m'aimes, chaque jour tu me dis que ton seul bonheur c'est moi ; que ton seul rêve d'avenir c'est moi ; que ta seule pensée, ta pensée de toutes les heures, c'est moi... et lorsque mon père lui-même, le seul obstacle que nous eussions à craindre, offre de nous unir, tu refuses ! O Lorenzo, Lorenzo ! tu me trompes donc dans tout ce que tu me dis ?

LORENZINO.

Non... Il y a seulement une chose que je ne te dis pas, que je ne te dirai jamais... que tu apprendras un jour avec Florence, avec l'Italie, avec le monde ; une chose que je ne dirais pas même à Dieu... si Dieu ne savait point toutes choses ; ainsi ne sois pas jalouse.

LUISA.

Tu as refusé !

LORENZINO.

Oui, car l'heure n'est pas venue... Écoute-moi, Luisa : tu sais tout ce qu'on dit de moi dans Florence ?

LUISA.

Oui, mais tu sais aussi que je n'en ai jamais rien cru.

LORENZINO.

Ne te fais pas plus forte que tu n'es, Luisa, car plus d'une fois je sais que tu as douté.

LUISA.

Oui, quand tu n'étais pas là. Oui, quand toutes ces rumeurs qui t'accusent bourdonnaient à mes oreilles ; oui, quand si souvent tes actions mêmes venaient donner un démenti à la voix intime de mon cœur. Oui, j'ai douté ; mais à peine l'apercevais-je, Lorenzo, à peine entendais-je le son de ta voix, à peine voyais-je tes yeux fixés sur les miens, comme ils le sont en ce moment, que je disais : le monde entier se trompe, mais mon Lorenzo ne me trompe pas.

LORENZINO.

Et tu avais raison, Luisa ; aussi juge ce que j'ai souffert quand voyant s'offrir à moi le trésor de toutes mes espérances ; quand n'ayant qu'à faire un signe de la tête pour qu'il soit à moi ; quand n'ayant qu'à étendre la main pour le saisir... j'ai refusé ; oui, refusé ce que dans un autre temps j'eusse payé de la moitié de ma vie... Ce que j'ai souffert cette nuit, Luisa ; ce que j'ai dévoré de larmes amères ; ce que j'ai dissimulé de douleurs inouïes, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais !... Pauvre enfant... Dieu chasse de ton front béni jusqu'à l'ombre des calamités, des misères et des hontes qu'il amasse sur le mien !

LUISA.

Mais pourquoi as-tu refusé ?

LORENZINO.

Parce que j'ai la force de supporter l'humiliation qui ne pèse que sur moi ; mais ce que je puis souffrir pour moi, je ne le souffrirai pas pour celle que j'aime... À celle que j'aime il faut un front chaste, pur et souriant... cette chasteté virginale, cette pureté angélique, je les ai trouvées en toi... En devenant la femme de Lorenzo, tu perdais tout cela.

LUISA.

Mais un jour viendra, n'est-ce pas, Lorenzo, où il n'y aura plus entre nous ni empêchements ni mystères ; un jour viendra où à la face de tous nous pourrons avouer notre amour... Tu me l'as promis, n'est-ce pas, Lorenzo ?

LORENZINO.

Et ce jour n'est peut-être pas loin, Luisa.

LUISA.

Oh ! ce sera un beau jour pour moi.

LORENZINO.

Et ce sera un grand jour pour Florence ; jamais duchesse montant sur son trône n'aura eu un cortège de joie et d'acclamations pareil au tien... Que Dieu et ton amour ne me manquent pas,

Luisa, et tes rêves de bonheur, je te le jure, seront encore loin de la réalité.

LUISA.

Ainsi donc mon père...

LORENZINO.

Va hardiment à lui; dis-lui ton amour chaste et pur; dis-lui mon amour profond et éternel.

LUISA.

Et pour le duc?

LORENZINO.

Ne t'en inquiète point, cela me regarde.

LE DOMESTIQUE, paraissant à la porte latérale à gauche.

Son altesse le duc Alexandre monte le grand escalier du palais.

LUISA.

Le duc!... Grand Dieu! m'aurait-il vue?... saurait-il que je suis ici?

LORENZINO.

Non; il vient seulement pour causer avec moi comme d'habitude; tu sais que je suis son meilleur ami.

LUISA.

Hélas!

LORENZINO, au Domestique.

Prie son altesse du passer au salon, j'irai lui ouvrir moi-même... J'étais enfermé... je travaillais... Tu comprends.

LE DOMESTIQUE.

Oui, excellence.

Il sort.

LORENZINO.

Tol, Luisa, passe par ce cabinet, un escalier dérobé te conduira dans la cour... Mets ton masque, et sous aucun prétexte ne le soulève de ton visage.

LUISA.

Adieu, mon Lorenzo; quand te reverrai-je?

LORENZINO.

Cette nuit probablement... A propos, Luisa, où est Strozzi?... Tu hésites... Jo comprends... c'est un secret suprême; garde-le.

LUISA.

Oh! non, pas de secrets pour toi, Lorenzo, pas même celui dont dépend la vie de mon père... Philippe Strozzi est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de Fra Leonardo... Adieu.

Elle met son masque et disparaît.

SCÈNE II.

LORENZINO, seul, la regardant s'éloigner.

Oh! oui, mon bel ange du ciel, je te payerai en joie et en bonheur ton amour dévoué et ton inébranlable confiance... Oui, oui, soyez tranquille, on vous fera grande et heureuse, ma duchesse... Adieu.

Il va ouvrir au Duc.

SCÈNE III.

LE DUC, LORENZINO.

LORENZINO.

Pardon, altesse...

LE DUC, d'une fenêtre du second salon.

Attends, attends; je suis à toi; jo regarde quelque chose... bien! (Quitte la fenêtre et entrant dans le cabinet.) Il paraît que jo te dérange, mon philosophe.

LORENZINO.

Moi, monseigneur?

LE DUC.

Dame, tu étais barricadé.

LORENZINO.

Je travaillais.

LE DUC.

A une nouvelle tragédie de Brutus?

LORENZINO.

Voilà comme les princes sont injustes... Je faisais une ode à la louange de votre altesse.

LE DUC.

Tu étais tout seul?

LORENZINO.

J'étais avec l'inspiration, quine me manque jamais quand je traite un pareil sujet.

LE DUC.

C'est vrai, jo t'ai vu sortir... ello avait une robe verte, un voile blancet un masque noir.

LORENZINO.

Allons, je vois bien qu'on ne peut rien cacher à votre altesse.

LE DUC.

Ne rien me cacher!... A propos, sais-tu que je viens tout exprès pour te chercher une querelle?

LORENZINO.

A moi, monseigneur?

LE DUC.

Oui, à toi, par Dieu!... Je te chargerai encore de ma contre-police; tu es un gaillard bien informé.

LORENZINO.

Qu'est-il donc arrivé?

LE DUC.

Il est arrivé que c'étaient bien le mari et le frère qui nous ont surpris hier soir.

LORENZINO.

Vraiment?

LE DUC.

Gaetano et Vittorio Sacchetti, qui étaient rentrés tous les deux dans la villa pour faire ce beau coup.

LORENZINO.

Voyez-vous?... Et quel est l'habile homme qui a découvert ce grand complot?

LE DUC.

Ton ami messer Maurizio.

LAURENZINO.

Pestelque vous avez là un précieux chancelier, monseigneur! Et voilà tout ce qu'il vous a dit?

LE DUC.

Il n'en savait pas davantage.

LORENZINO.

Il pense alors que les deux Sacchetti sont rentrés seuls.

LE DUC.

Il le croit.

LORENZINO.

Ainsi, il ne vous a pas dit le plus petit mot de quelque autre ?

LE DUC.

Non.

LORENZINO.

Philippe Strozzi, par exemple... il ne sait pas où il est ?

LE DUC.

Oh ! si fait, il est toujours dans sa forteresse de Montereccione.

LORENZINO.

Allons, je vois que je m'étais trompé sur le compte de mon ami messer Maurizio, comme vous l'appellez, monseigneur.

LE DUC.

Et qu'en pensais-tu ?

LORENZINO.

Je pensais que c'était un sot, mais je vois que ce n'est qu'un imbécile.

LE DUC.

Qui te fait croire cela ?

LORENZINO.

La façon dont il est informé.

LE DUC.

Comment ! Philippe Strozzi...

LORENZINO.

A quitté Montereccione hier à trois heures de l'après-midi.

LE DUC.

Et maintenant il est...

LORENZINO.

Il est à Florence.

LE DUC.

Strozzi est à Florence ?

LORENZINO.

Oh ! de fait c'est un personnage assez peu important pour qu'il aille et vienne sans qu'on s'en inquiète... ce n'est que le chef des mécontents ; et puis n'a-t-il pas essayé deux fois de faire assassiner votre altesse ? mais votre altesse est tellement habituée à de pareilles tentatives, que ce n'est vraiment pas la peine de mettre la nuit, aux portes de la ville, des sentinelles dont on soit sûr.

LE DUC.

Que diable me dis-tu là ?

LORENZINO.

Je dis, monseigneur, que si vous n'aviez pas votre pauvre Lorenzino, à qui vous vous fiez si peu et que vous méprisez si fort, pour veiller sur vous, il se passerait de belles choses !

LE DUC.

Tu te trompes, ami, et je suis d'autant plus reconnaissant à celui que tu viens de nommer de la garde fidèle qu'il fait autour de moi, que si le trône était vide, ce serait à lui de s'y asseoir.

LORENZINO.

Conservez-lui toujours une place sur les degrés de ce trône, pour qu'il puisse s'y coucher aux pieds de votre altesse, et il sera si grandement récompensé, monseigneur, qu'il n'aura jamais l'ambition de monter plus haut.

LE DUC.

Tiens, Lorenzino, il faut que je te le dise : je crois que tu es mon seul ami.

LORENZINO.

Je suis enebanté de me trouver de la même opinion que vous, monseigneur.

LE DUC.

Et si j'étais homme à me fier en quelqu'un, c'est à toi que je me ferais ; oui, mais pour cela il faudrait que tu me servisses aussi bien en amour qu'en politique.

LORENZINO.

Et si cela était ?

LE DUC.

Eh bien ! tu serais un homme précieux, inestimable, un homme que je ne changerais pas, dût-il me donner Naples en retour, contre le premier ministre de mon beau-père l'empereur Charles-Quint, qui prétend cependant avoir les premiers ministres du monde.

LORENZINO.

Et qui peut faire croire à votre altesse que je la sers mal en amour ?

LE DUC.

Ah ! pardieu ! vante-toi. Voilà deux mois que je te charge de me découvrir la retraite de cette petite Luisa, qui m'est échappée je ne sais comment, et dont je suis amoureux fou, je ne sais pourquoi ; et tu es aussi avancé que le premier jour... Mais je te prévins que j'ai lâché mon meilleur limier sur sa trace.

LORENZINO, d lui même.

Il n'a pas encore vu Giomo.

LE DUC.

Que dis-tu là ?

LORENZINO.

Je dis, sur mon bonheur, que je suis un grand naïf.

LE DUC.

Toi ?

LORENZINO.

Comment ! je ne vous ai pas donné de ses nouvelles ?

LE DUC.

Tu ne m'en as pas dit un seul mot, traître.

LORENZINO.

Non pas traître, mais oublieux que je suis... il y a trois jours que j'ai découvert sa demeure.

LE DUC.

Tiens, Lorenzino, je ne sais, sur ma parole, à quel tient que je ne t'étrangle.

LORENZINO.

Doucement, monseigneur ; attendez au moins que je vous aie donné l'adresse.

LE DUC.

Et où demeure-t-elle, bourreau ?

LORENZINO.

Place Sainte-Marie-Vielles, n. 226.

LE DUC.

Juste en face de Térésa.

LORENZINO.

Oh ! mon Dieu, oui ; tenez, la nuit dernière, vo-

tre altesse aurait pu après être descendue du mur, retourner l'échelle et monter du même coup à son balcon.

LE DUC.

Tu es sûr de ce que tu me dis?

LORENZINO.

Parfaitement sûr.

LE DUC.

C'est bien... ce soir même je la fais enlever.

LORENZINO.

Ah! monseigneur, que je vous reconnais bien là avec vos façons mauresques, si!

LE DUC, avec une rapide expression de menaces.
Lorenzino!

LORENZINO.

Pardieu, monseigneur, mais c'est qu'aussi votre altesse n'a qu'un poids et qu'une mesure pour tout le monde... Quo diable! il y a des distinctions à faire entre les femmes, et il ne faut pas toutes les attaquer de la même façon... il y en a qu'on enlève et qui trouvent cela très-bien... mais il y en a d'autres qui ont la prétention d'être traitées plus doucement et qu'il faut se donner la peine de séduire.

LE DUC.

Pourquoi faire?

LORENZINO.

Mais pour qu'elles ne prennent pas de grands partis comme la fille de ce pauvre tisserand, dont je ne me rappelle plus le nom, et qui s'est jetée par la fenêtre en vous voyant entrer par la porte... C'est avec ces façons-là que vous faites faire aux Florentins des cris de damnés, monseigneur.

LE DUC.

Qu'ils crient tes Florentins, je les déteste.

LORENZINO.

Allons, vous voilà encore retombé dans vos préjugés contre votre bon peuple.

LE DUC.

De misérables marchands de soie, de méchants cardeurs de laine, qui se sont improvisés des basons avec les enseignes de leurs boutiques, et qui se mêlent de faire les difficultés et de me ébicaner sur ma naissance... Je te trouve encore plaisant de prendre leur parti!

LORENZINO.

Ah! oui, en effet, je suis payé pour cela.

LE DUC.

Des infâmes qui m'insultent tous les jours.

LORENZINO.

Mais il me semble que s'ils vous attaquent, ils ne me ménagent pas.

LE DUC.

Eh bien, alors, pourquoi diable plaides-tu pour eux?

LORENZINO.

Pour qu'ils ne plaident pas contre nous, altesse... ce sont des faiseurs de requêtes que vos Florentins... ils en font à tout le monde, à François 1^{er}, au pape, à l'empereur; et comme vous avez l'honneur d'être le gendre de ce dernier, s'ils lui en envoyaient une sur vos amours, il se pour-

rait bien qu'il prit fait et cause pour sa fille, madame Marguerite d'Autriche, qui commence à se plaindre tout haut d'être délaissée ainsi après quinze mois de mariage.

LE DUC.

Sais-tu bien que sous ce rapport tu ne manques pas de raison, Lorenzino?

LORENZINO.

Eh! mon Dieu!... je suis le seul à la cour qui sois raisonnable, voilà pourquoi l'on dit que je suis fou.

LE DUC.

Ainsi donc à ma place tu séduirais Luisa?

LORENZINO.

O mon Dieu! oui, quand ce ne serait que pour changer un peu de méthode.

LE DUC.

Mais sais-tu que c'est fort long et fort ennuyeux ce que tu proposes là?

LORENZINO.

Bah! une affaire de sept ou huit jours, peut-être. Oh! soyez tranquille, monseigneur, je ne compte pas vous éloigner trop de votre habitude.

LE DUC.

Et comment t'y prendrais-tu? voyons.

LORENZINO.

Je commencerais par faire arrêter Strozzi et lui faire faire son procès dans les formes; puis...

LE DUC, l'interrompant.

Mon cher, tu es aujourd'hui comme le consul Fabius, pour les temporisations. Strozzi est prescrit... Strozzi rentre à Florence... Strozzi se trouve en contravention avec les lois, sa tête est mise à prix à dix mille florins... on apporte sa tête à mon trésorier, il paye, voilà tout... Je n'ai pas besoin de m'occuper d'autre chose.

LORENZINO.

Eh bien, voilà ce que je craignais.

LE DUC.

Pourquoi?

LORENZINO.

Parce que de cette façon vous gâchez tout... Le moyen que Luisa soit jamais au meurtrier de son père! Tandis que suivant la marche que je vous propose, vous faites arrêter Strozzi, n'est-ce pas? vous le faites condamner à mort, et vous comprenez. Que diable! une tendre fille ne laisse pas mourir son père quand elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver... De cette façon-là tout l'odieux retombe sur vos juges... et vous, au contraire, resplendissant et radieux, vous arrivez comme le Jupiter des pièces antiques pour le dénoûment. *Deus ex machina*... l'épreuve est sûre.

LE DUC.

Oui, mais elle est diablement usée.

LORENZINO.

Oh! pardieu! n'allez-vous pas mettre de l'imagination dans la tyrannie, monseigneur... Depuis Phalaris qui avait inventé le fameux taureau d'airain, il n'y a vraiment qu'un homme de génie qui ait fait des innovations dans le genre... c'est le divin Néron. Eh bien, je vous le demande,

comment la postérité l'en a-t-elle récompensé ? Sur la foi de Tacite, les uns ont prétendu que c'était un fou, et sur la foi de Suétone, les autres ont dit que c'était une hête sauvage : faites-vous donc tyran après cela !

LE DUC.

Tu as donc juré de me faire faire toutes choses à ta façon ?

LORENZINO.

Vous savez que c'est ma prétention, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien, je te laisse mener cette affaire. Mais où est Strozzi ? car pour l'arrêter il faut au moins que je sache où il est.

LORENZINO.

Monseigneur ! en conscience, vous demandez trop à la fois... Il rentre cette nuit, je vous en prévins ce matin : donnez-moi jusqu'à midi pour que je vous dise où il faut le prendre.

LE DUC.

Je te donne le temps que tu voudras, pourvu que tu ne me fasses pas faire buisson creux.

LORENZINO.

C'est bien, monseigneur, on vous détournera le gibier, et si vous voulez vous donner le plaisir de le lancer vous-même, on vous conduira à son glite ; laissez faire.

LE DUC.

Ainsi, tu me réponds de Strozzi ?

LORENZINO.

C'est comme si vous l'aviez sous clef, monseigneur. Freccia ! *(Un valet entre.)* N'y a-t-il personne dans les antichambres ni sur les escaliers ?

Le Valet sort.

LE DUC.

Bien, bien, toujours tes précautions !

LORENZINO.

Un fidèle serviteur n'en saurait trop prendre quand il s'agit de l'existence de son souverain. *(Au valet qui rentre.)* Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y avait qu'un comédien.

LORENZINO.

Que voulait-il ?

LE DOMESTIQUE.

Il désirait vous parler pour que vous l'enrôlasiez dans la troupe de monseigneur ?

LE DUC.

Diable ! s'il est bon, il ne faut pas le manquer.

LORENZINO.

Où est-il ?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai fait entrer dans la chambre à côté, pour qu'il ne se trouvât point sur le chemin de son altesse quand son altesse descendrait.

LORENZINO.

Monseigneur, vous pouvez passer... le chemin est libre.

LE DUC.

Adieu, Lorenzino... Si tu n'as rien de mieux à faire, viens dîner avec moi.

LORENZINO.

A vos ordres, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien, que fais-tu ?

LORENZINO.

Mon devoir, monseigneur ; j'accompagne votre altesse jusqu'au haut de l'escalier... Freccia, fais entrer ce comédien dans mon cabinet ; je reviens.

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte latérale à gauche du spectateur.

Par ici, maître, par ici.

MICHELE.

Son excellence consent à me recevoir ?

LE DOMESTIQUE.

Son excellence vous prie de l'attendre.

Il sort et laisse Michele seul.

SCÈNE V.

MICHELE, seul, et regardant autour de lui.

C'est bien ! me voilà entré... mais ce n'est que la moitié de la besogne.... Il me faudra sortir... voyons, orienton-nous. *(Il va à la porte du fond et la pousse doucement.)* Par ici, il n'y faut point songer, une antichambre pleine de domestiques, et un concierge dans la cour. *(Allant à la fenêtre qui est au premier plan, à gauche du spectateur.)* Cette fenêtre... vingt pieds du sol ! Si c'était la nuit, on tenterait la descente ; mais de jour c'est trop hasardeux. *(Courant au cabinet par lequel est sortie Luisa.)* Ah ! eh ! un cabinet, un escalier : bon ! Quand le diable y serait, cet escalier doit conduire hors du palais... voilà mon affaire !...

SCÈNE VI.

MICHELE, LORENZINO.

LORENZINO, entrant avec une certaine défiance.

C'est toi qui m'es demandé ?

MICHELE, s'approchant.

Oui, monseigneur.

LORENZINO, étendant la main vers lui.

Un instant, l'am ! J'ai pour système que les gens qui ne se connaissent pas plus que nous ne nous connaissons doivent toujours se parler à une certaine distance.

MICHELE.

Je prie monseigneur de croire que je sais trop celle qui me sépare de lui pour être le premier à la franchir.

LORENZINO, s'asseyant à gauche, et jouant, sans perdre de vue Michele, avec un pistolet richement damasquiné qui se trouve sur la table.

Comment, drôle ! est-ce que tu t'aviserai d'avoir de l'esprit, par hasard ?

MICHELE.

Monseigneur, il m'en est tant passé par la bouche, surtout depuis que j'ai joué votre comédie de l'Aridosio, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il m'en fût resté quelques-brihes au bout de la langue.

LORENZINO.

Je t'avertis, mon cher, que l'emploi des flatteurs est pris tel en double et en triple; ainsi, si tu comptais débiter dedans, tu peux retourner d'où tu viens.

MICHELE.

Peste, monseigneur, soyez tranquille! Je sais trop ce que je dois à mes confrères les courtisans pour marcher ainsi sur leurs brisées. A chacun son emploi, monseigneur; moi, je joue les premiers rôles, et laisse les valets à qui voudra.

LORENZINO.

Les premiers rôles tragiques ou comiques?

MICHELE.

Tragiques ou comiques, indifféremment.

LORENZINO.

Et quels sont ceux que tu as joués?

MICHELE.

J'ai joué à la cour de ce bon pape Clément VII, qui vous aimait si fort, monseigneur, le personnage de Callinaco dans la Mandragore; et Benvenuto Cellini, qui était à cette représentation, pourra vous rendre témoignage de l'agrément que j'y ai eu. Puis, à Venise, j'ai rempli le rôle de messer Parabolano dans la Courtisane; et si l'illustre Michel-Ange retrouve jamais assez de courage pour rentrer à Florence, il vous dira que j'ai pensé le faire mourir de rire, si bien qu'il a été trois jours malade du plaisir qu'il a pris à cette soirée. Enfin, à Ferrare, j'ai représenté dans la tragédie de Sophronisbe le caractère du tyran, et cela avec un si grand naturel, que le prince Hercule d'Est m'a chassé le soir même de ses états, sous prétexte que j'avais cherché un succès d'illusion, qui s'était rencontré sans que je le cherchasse, ma parole d'honneur!

LORENZINO.

Ah ça, mais s'il fallait t'en croire, tu serais un artiste de premier ordre...

MICHELE.

Mettez-moi à l'épreuve, monseigneur; mais si vous voulez véritablement me voir dans mon heau, permettez-moi de vous dire un fragment de votre tragédie de la Mort de César, superbe ouvrage, par ma foi, mais qui malheureusement est à peu près défendu par tous les pays où l'on parle la langue dans laquelle il est écrit.

LORENZINO.

Et quel était le rôle que tu avais choisi dans ce chef-d'œuvre?

MICHELE.

Par Dieu! est-ce que cela se demande?... celui de Brutus.

LORENZINO.

Tu dis cela d'un ton qui sent son républicain

d'une lieue... Est-ce que tu serais pour Brutus, par hasard?

MICHELE.

Moi, je ne suis ni pour Brutus ni pour César, je suis comédien, voilà tout... vivent les beaux rôles!

LORENZINO.

Et quel plus beau rôle à jouer que celui du noble Jules, qui remonte par ses aïeux d'un côté à la plus belle déesse de l'Olympe, et de l'autre à un des plus grands rois de Rome; qui à vingt ans édile, à vingt-deux ans consul, à vingt-quatre ans prêteur, à cet âge où les autres hommes prenaient à peine la robe virile, occupant déjà le monde du bruit de ses amours, donnait à Servilie une perle de six millions de sesterces pour une heure de plaisir, et à Cléopâtre le royaume d'Égypte pour une nuit de volupté! Quel plus beau rôle que celui du divin César qui, après avoir vaincu trois cents peuples dans une seule guerre, et Pompée dans une seule bataille, eut le honneur, juste au moment où la fortune allait se lasser d'être son esclave, de trouver une douairine de niais comme Brutus et Cassius pour lui épargner les retours du destin et les infirmités de la vieillesse!

MICHELE.

Votre excellence peut avoir raison, mais elle parle en poète, et moi, je calcule en comédien... Avec votre permission donc, je m'en tiendrai au rôle de Brutus.

LORENZINO.

Eh bien, voyons, que vas-tu m'en dire?

MICHELE.

La grande scène du cinquième acte... voulez-vous?

LORENZINO.

Celle à la fin de laquelle Brutus poignarde César.

MICHELE.

Justement.

LORENZINO.

Va pour la grande scène.

MICHELE.

Seulement, si votre excellence veut que je déploie tout mon jeu, il faut qu'elle soit assez honnête pour me donner les répliques.

LORENZINO.

Volontiers, quoique j'aie un peu oublié les tragédies que j'ai faites, en songeant à celle que je suis en train de faire... Ah! c'est pour celle-là qu'il me faudrait un acteur.

MICHELE.

Eh bien! me voilà, moi... écoutez-moi d'abord, et vous verrez alors ce dont je suis capable.

LORENZINO.

J'écoute...

MICHELE.

Ah!... nous sommes donc dans le vestibule du sénat; voici la statue de Pompée; vous êtes César, je suis Brutus; vous venez de là, je vous ai

tends ici... La mise en scène vous convient-elle, monseigneur?

LORENZINO.

Parfaitement.

MICHELE, *reprenant son manteau.*

Et maintenant, attendez que je me drapa dans ma toga... là!

BRUTUS, CÉSAR.

BRUTUS.

Salut, César... un mot?

CÉSAR.

Parla, Brutus, j'écoute.

BRUTUS.

César, je suis venu t'attendre sur ta route.

CÉSAR.

C'est un honneur pour moi qu'un si noble client.

BRUTUS.

Tu ta trompes, César, je viens en suppliant.

CÉSAR.

Toi suppliant?

BRUTUS.

Tu sais que toute destinée,

Par un double principe en naissant dominée,
Volt le mal et la bien se partager son cours,
Et que les jours mauvais suivent les heureux jours
D'un pas aussi certain qu'on voit dans la carrière
La nuit suivre le jour et l'ombra la lumière;
C'est que l'homme toujours de son pied envieux
Veut dépasser la but que lui fixent les dieux,
Et qu'à peine au delà, quel que soit son génie,
Ce flambeau, dont il erut la lumière infinie,
Expire tout à coup dans sa débile main,
Et la laisse aveuglé sur le bord du chemin;
Si bien que, trébuchant sur cette haute cime,
Au premier pas qu'il fait il roule dans l'ahîme!
César, au nom des dieux, César, écoute-moi!
Careet homme au flambeau près d'expirer, c'est toi.

CÉSAR.

Oui, tu dis vrai, Brutus; oui, c'est la loi commune;
Mais le destin pour tous n'a pas même fortune :
Chacun selon son cœur fait son sort différent ;
Où l'un reste petit, l'autre deviendra grand !
Le tout est d'écouter la secrète parole
Qui dit au serpent : Rame! et dit à l'aigle : Vole!
Or, cette voix d'en-haut ne dit rien au hasard,
Et cette voix me dit : Marche, marche, César !
Ton édifice attend une assise dernière,
Et César n'a rien fait tant qu'il lui resta à faire !

BRUTUS.

Et que veut donc César faire encore de plus ?
Les Gaulois sont soumis, les Bretons sont vaincus,
Carthage est muselée et rugit à la chaîne,
L'Égypte seigne aux dents de la louve romaine,
Et l'Euphrate n'est plus, sans pouvoir sur ses eaux,
Qu'un des mille shreuvors où boivent nos chevaux.
Rien n'ose résister, tout obstacle s'efface.
Le rebelle d'hier demande aujourd'hui grâce.
Soit caleul, soit espoir, soit amour, soit terreur,
Tout se range à tes lois, et ton aigle vainqueur,
Dominant la nuée où la tonnerre gronde,
Les yeux sur le soleil, plane au dessus du monde!

Que te faut-il encor? que veux-tu donc enfin,
Toi que de ton vivant on appelle divin?
N'est-ce donc point assez? et dois-tu punir Roma
De ee qu'en te érçant elle fit plus qu'un homme?

CÉSAR.

Rome, dont tu te fais l'avocat trop zélé,
N'a, tu le sais, Brutus, jamais ainsi parlé.
Non, ce qui parle ainsi, Brutus, c'est la noblesse,
Qua mon nom éhlouit, et que ma gloire blesse,
Surtout depuis le jour, à ses projets fatal,
Où, prenant corps à corps le Titan mon rival,
Dans les champs de Pharsale au visage frappée,
Je la blessai du coup qui ranversa Pompée.
Non, tu sais bien, Brutus, que le peuple, c'est moi.
Les dieux l'ont décidé!

BRUTUS.

César, César, tais-toi !

Paix et religion à la grande victime,
Car ta victoire un jour pourrait bien être un crime.
Garde donc d'insulter d'un sourire moqueur
Ce vaincu dont la chute écrase son vainqueur;
Spectre qui grandira sous la main de l'histoire,
Pour faire avec son sang une tache à ta gloire.
Votre cause est encore à juger aujourd'hui :
Les dieux furent pour toi, mais Caton fut pour lui!

CÉSAR.

Il paralt que Brutus, en sa haine éternelle,
A remplacé l'esclave à la voix solennelle,
Qui du triomphateur accompagne le char,
Et qu'il vient comme lui pour crier à César,
Au milieu des transports que fait éclater Roma :
Rappelle-toi, César, que César n'est qu'un homme!

BRUTUS.

Non, César est un dieu, si César aux Romains
Rend intact le dépôt qu'ils ont mis dans ses mains.
Mais sourd à ce conseil, si César trahit Rome,
César n'est plus un Dieu, César est moins qu'un
(homme)
César n'est qu'un tyran. Mais quand tu me verras
Tomber à tes genoux, mais quand tu m'entendras
Une dernière fois crier d'un cri suprême:
Pitié pour les Romains, et pitié pour toi-même !...
Alors tu changeras de projet... O furcari
Tu ne me réponds pas...

CÉSAR, *repoussant Brutus.*

Place à ton empereur !

BRUTUS.

Eh bien, meurs donc, tyran !.

Michele joint le geste aux paroles, tire un poignard de sa poitrine, et frappe Lorenzino; mais le poignard s'émousse sur la cotte de mailles que Lorenzino porte sur son habit.

MICHELE, *faisant un bond en arrière.*

Ah! le démon!... Il est euirassé.

LORENZINO s'élanca d son tour sur Michele,
lutta un instant avec lui, et le renverse. Dans
la lutte, le poignard s'échappe des mains de
Michele. Lorenzino le ramassa, et le levant
sur Michele, qu'il tient sous son genou, s'é-
erie en éclatant de rire :

Ah! il paralt que les rôles sont changés, et
que c'est César qui va tuer Brutus.

MICHELE, d'une voix sourde.

Due Alexandre, remercie le ciel.

LORENZINO, écartant le poignard qu'il avait déjà
approché de la gorge de Michele.

Un instant, qu'est-ce que tu dis là ?

MICHELE.

Rien !

LORENZINO.

Si fait, si fait, tu as dit quelque chose.

MICHELE.

Je dis que le ciel ne veut pas que Florence
soit libre, puisqu'il fait de toi un bouclier au
due Alexandre.

LORENZINO.

Ah ça, entendons-nous ; tu voulais donc tuer
le due Alexandre ?

MICHELE.

Oui.

LORENZINO.

Aurais-tu des motifs de haine contre lui, par
hasard ?

MICHELE.

Mortels.

LORENZINO.

Diable ! voilà qui change tout à fait la face
des choses ; relève-toi, mon ami, assieds-toi, et
conte-moi un peu cela.

MICHELE, se relevant.

Lorenzino, ne te raille pas de moi. J'ai voulu
te tuer, je n'ai pas réussi... tu es le plus fort...
sonne les gens, envoie-moi à la potence, et que
tout soit fini.

LORENZINO.

Ah ça, mais tu es encore plaisant de parler
comme si tu étais le maître ici... et si j'avais le
caprice de te laisser vivre... moi... qui est-ce qui
m'en empêcherait ?

MICHELE.

Me laisser vivre ! tu pourrais me laisser vivre,
Lorenzino !

LORENZINO.

Peut-être.

MICHELE.

Écoute... Je n'y comprends plus rien ; aide-
moi... car ma tête se perd !... Si c'est une raille-
rie... elle est affreuse !... Ainsi, tu me donnerais
la vie... tu me rendrais la liberté... sans condi-
tions...

LORENZINO.

Un instant, je n'ai pas dit cela.

MICHELE.

Mais ces conditions, quelles sont-elles ?

LORENZINO.

Conte-moi ton histoire d'abord, et puis nous
verrons après.

MICHELE.

Regarde-moi, Lorenzino... est-ce que tu ne
me reconnais pas ?

LORENZINO.

Si fait, je te reconnais pour t'avoir vu prier de-
vant la Madone tandis que je causais hier avec
Strozzi.

MICHELE.

Tu ne te rappelles pas m'avoir vu auparavant ?

LORENZINO.

Attends donc ; plus je te regarde... mais tu es
Scoroniccino, l'ancien bouffon du due.

MICHELE.

Lui-même.

LORENZINO.

Où ! alors nous sommes en pays de connais-
sance.

MICHELE.

Hélas ! oui.

LORENZINO.

Mais comment de bouffon t'es-tu fait shire ?...
Il me semble pourtant qu'il vaut mieux divertir
les gens que de les assassiner.

MICHELE.

C'est un événement qui est arrivé pendant que
tu étais à Rome.

LORENZINO.

Eh bien !... raconte-moi l'événement.

MICHELE.

N'as-tu jamais aimé, Lorenzino ?

LORENZINO.

Jamais !

MICHELE.

J'aimais, moi ! oh ! tu ne sais pas ce que c'est
que d'être isolé, bonni, méprisé comme l'est un
malheureux bouffon, que le prince, quand il est las,
pousse du pied à ses courtisans, pour qu'ils s'en
amusent à leur tour... Tu ne sais pas ce que c'est
que de cesser d'être un homme pour devenir une
chose qui rit, qui pleure, qui grimace... une
écluse sur laquelle chacun frappe pour en tirer
le son qui lui convient... une marionnette dont
tout le monde tire la ficelle. J'étais tout cela
moi... Eh bien, dans cet avilissement sombre, au
milieu de cette nuit obscure, je vis briller un
jour un rayon de soleil. Une jeune fille m'aima.
Oh ! c'était une douce et belle enfant, jeune, pure
et souriante ; le lis le plus chaste n'était pas plus
blanc que son front, une feuille arrachée au cœur
d'une rose n'était pas plus fraîche que sa joue !
Elle m'aima, moi... Comprenez-vous, moi, pau-
vre bouffon, pauvre cœur isolé ! Pauvre tête
vide... alors j'eus toutes les espérances d'un au-
tre homme... Je rêvai l'ivresse de l'amour, je
compris les joies de la famille... je devinais tous
ces bonheurs que j'avais enviés chez les autres,
mais auxquels j'avais déjà renoncé pour moi.
J'allai trouver le due, et je lui demandai la per-
mission de me marier. Il éclata de rire... Te ma-
rier, s'écria-t-il, te marier, toi ! Mais tu deviens
véritablement fou, mon pauvre bouffon... Mais
tu ne sais donc pas ce que c'est que le mariage ?
Et depuis le mien, n'as-tu pas remarqué que je suis
bien plus difficile à amuser ? Le mariage !... A
peine serais-tu marié, mon pauvre Michele, que
comme moi tu deviendrais triste, morose, sou-
cieux... A peine serais-tu marié, que tu ne me
ferais plus rire. Allons, allons, bouffon, assez sur
ce sujet... ou la première fois que tu m'en par-

les encore, je te fais donner vingt coups de verges... Le lendemain je lui en réparai, et il me tint parole... Je fus maltraité jusqu'au sang par Glomo et le Hongrois. Le surlendemain je lui en réparai encore, espérant qu'il céderait à mes prières. Un instant il me menaça de me faire mourir sous le bâton... O mon Dieu ! pourquoi ne l'a-t-il pas fait... Mais tout à coup il réfléchit : Allons, allons, dit-il, pauvre Scoronococo, il est malade, il faut le guérir... Alors il me demanda où demeurerait celle que j'aimais, quel était son nom... quelle était sa famille... Je crus qu'il consentait à mon bonheur ; je me jetai à ses genoux, je baisai la poussière de ses pieds... Je lui dis tout... puis je courus chez Nella me réjouir avec elle... Le soir il y avait orgie au palais. C'était dans la chambre verte. Il y avait le due, il y avait François Guicciardini, il y avait Alexandre Vitelli... il y avait André Salviati... il y avait moi... moi j'étais de toutes les fêtes... Quand ils furent échauffés par les propos, par la musique, par le vin, on jeta au milieu d'eux une jeune fille. Cette vierge, cette martyre, c'était Nella ! *(Eclatant en larmes.)* Oh ! oh ! *(Se jetant tout d'un coup aux pieds de Lorenzino.)* Laissez-moi vivre ! laissez-moi vivre ! que je me venge, et puis, sur l'honneur, quand je serai vengé, quand j'aurai égorgé le tigre, je reviendrai me coucher là à vos pieds... je vous tendrai la gorge, et je vous dirai : A ton tour, Lorenzino, à ton tour ; venge-toi de moi comme je me suis vengé de lui.

LORENZINO, *le regardant.*

Ce n'est pas tout, Michele.

MICHELE.

Que voulez-vous que je vous dise ? je me souviens comme un insensé : je courus devant moi jusqu'à ce que j'eusse franchi les frontières de la Toscane... A Bologne je trouvai Philippe Strozzi ; je le savais un des plus mortels ennemis du due ; je me mis à son service, à cette seule condition que lorsque nous rentrerions à Florence, ce serait moi qui frapperais... Hier soir, nous rentrâmes après deux ans d'attente... Comme je passais devant le couvent de Sainte-Croix, on m'emportait le cadavre de Nella... morte de honte et de douleur !... Mon Dieu, vous savez tout ; que me demandez-vous encore ? ayez pitié de moi ; ne voyez-vous pas que je pleure comme un enfant, et ne savez-vous donc pas qu'il est des souvenirs plus terribles parfois que la réalité ?

LORENZINO, *bas.*

Voilà mon homme. *(Haut.)* Eh bien, dis-moi, Michele, si au lieu d'appeler mes gens, de te faire conduire au Bargello, je te donnais la vie, je te rendais la liberté, à une seule condition...

MICHELE.

Je l'accepte, sans savoir ce qu'elle est ; je la signe de mon sang, je la garantis de ma vie !

LORENZINO.

Michele, moi aussi j'ai à me venger de quelqu'un.

MICHELE.

Oh ! cela vous est bien facile à vous !

LORENZINO.

Eh bien, voilà ce qui te trompe ! car ce quelqu'un est des plus familiers du due ; c'est un de ceux que tu as nommés, un de ceux qui étaient de cette orgie où Nella...

MICHELE.

A toi, Lorenzino, à toi et si tu crains que je ne me sauve, si tu as peur que je ne m'échappe, enferme-moi, jette-moi dans quelque prison, dans quelque cachot dont toi seul aies la clef ; ne m'en fais sortir que pour frapper ton ennemi... mais ensuite, tu me laisses le due, n'est-ce pas ?

LORENZINO.

Mais qui me répondra de ta fidélité ?

MICHELE.

Sur le salut de Nella, Lorenzino ; je te jure d'être à toi corps et âme comme le damné est au démon. Maintenant que faut-il que je fasse ?

LORENZINO.

Retourne auprès de Strozzi, qui doit t'attendre avec impatience ; dis-lui qu'il t'a été impossible de pénétrer jusqu'à moi ; et que voilà pourquoi tu ne m'as pas vu aujourd'hui, mais que tu me tueras demain.

MICHELE.

Et après ?

LORENZINO.

Après, ma foi, fais ce que tu voudras, et pourvu que tu te promènes cette nuit de onze heures du soir à une heure du matin dans via Larga, c'est tout ce que je te demande.

MICHELE.

Vous m'y enverrez quelqu'un, monseigneur ?

LORENZINO.

Je t'y prendrai moi-même.

MICHELE.

C'est tout ce que vous avez à m'ordonner ?

LORENZINO.

Oui, va. *(Michele fait quelques pas pour sortir.)* A propos, tu n'as peut-être pas d'argent ! *(Il lui présente sa bourse.)* Tiens, voilà ma bourse.

MICHELE, *regardant la bourse avec dédain.*

Merci, je n'en ai pas besoin.

LORENZINO.

Dans via Larga. Tu comprends bien ?

MICHELE.

Dans via Larga, c'est convenu. Monseigneur, oh ! encore une fois, comptez sur moi.

LORENZINO.

Pardieu ! j'y compte bien aussi.

SCÈNE VII.

LORENZINO, seul, s'asseyant à la table et écrivant.

« Philippe Strozzi est au couvent de Saint-Marc, » dans la cellule de Fra Leonardo. » (Il sonne; le Domestique entre.) Tiens, Freccia, porte de ma part cette lettre à son altesse le duc Alexandre, et ne la remets qu'à lui-même.

LE DOMESTIQUE.

Cela sera fait, monseigneur.

LORENZINO, rentrant dans la chambre à gauche du spectateur.

Merel, Strozzi; tu m'as envoyé le seul homme sur lequel je pouvais compter... Maintenant, à l'œuvre!

ACTE TROISIÈME.

La cellule de Fra Leonardo au couvent de Saint-Marc. Une porte au fond, et une porte latérale à la droite du spectateur. A gauche, au premier plan, un prie-Dieu, au second plan, une fenêtre; au-dessus de la porte, au fond, un couronnement de la Vierge de Besto Angolas.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE STROZZI, FRA LEONARDO, immobile, accoudé sur le prie-Dieu.

STROZZI, agité et parcourant la scène.

Non, mon père, c'est inutile; je vous dis que je ne la verrai pas.

FRA LEONARDO.

Et moi, je te dis, Strozzi, que c'est toujours une chaste et noble fille, sur laquelle le regard d'un père peut s'arrêter non-seulement avec amour, mais encore avec orgueil.

STROZZI.

Mais je vous dis qu'elle l'aime... je vous dis que je l'ai vu sortir de chez elle à une heure du matin, je vous dis que c'est un misérable.

FRA LEONARDO.

Où, elle l'aime, c'est vrai, mais d'un amour pur et presque fraternel.

STROZZI.

L'amour d'un Lorenzino, un amour pur et fraternel! Et c'est vous qui me dites cela, mon père; vous, habitué à lire au fond du cœur des hommes, c'est vous qui venez prendre vis-à-vis de moi la défense de cet infâme!

FRA LEONARDO.

Où, mon fils, tu l'as dit. Hélas! l'humanité a peu de secrets pour nous. Il y a peu d'âmes qui ne soient sondées, peu de ces gouffres sombres où s'agitent les passions humaines dont je n'ai mesuré la profondeur. Eh bien! te le dirai-je, Strozzi? Lorenzino est un de ceux-là dont la pensée m'est toujours restée inconnue. Cependant plus que tout autre je l'ai suivi des yeux, car, tu le sais, bien longtemps notre espoir a reposé sur lui. Eh bien, plus je me suis penché sur cet homme, moins j'ai vu clair dans l'abîme de son cœur: depuis son retour de Rome, et il y a de cela deux ans, il est devenu impénétrable à tous les yeux, même aux nôtres, car depuis deux ans pas une seule fois il ne s'est approché du tribunal de la

pénitence. Oh! celui qui pour la première fois entendra la confession de cet homme!...

STROZZI, d'une voix sombre.

Si toutefois il ne meurt passans confession, mon père.

FRA LEONARDO.

N'importe! n'importe; je te le dis, Strozzi, tout n'est pas perdu pour cet homme, puisqu'il aime: l'amour est encore une éroyance, et le cœur où il reste de l'amour n'est jamais entièrement réuni de Dieu.

STROZZI.

Suis-je assez malheureux que cet homme se soit arrêté sur Luisa, et que Luisa le lui ait rendu!

FRA LEONARDO.

Mais cet amour, Strozzi, ne le lui as-tu pas imposé autrefois comme un devoir?

STROZZI.

Où! il m'avait trompé comme les autres... oui, c'est moi, aveugle que j'étais, qui ai dit moi-même à ma fille: Aime-le, Luisa; un jour il te fera fière, heureuse et honorée. La première faute est donc à moi, j'ai été le seul coupable. O mon Dieu! ne punissez que moi seul!

FRA LEONARDO.

Eh bien, alors, au lieu d'accuser le ciel, remercie-le donc, au contraire, de ce que, pauvre enfant abandonnée comme elle l'était, et croyant obéir à l'amour paternel, Luisa, tout en aimant comme une femme, est restée pure comme un ange.

STROZZI.

Oh! si je le croyais!

FRA LEONARDO.

Crois quand j'affirme.

STROZZI.

Mais pourquoi ne vient-elle pas me dire cela elle-même? O mon Dieu! il me semble que si c'était elle qui me le dit, je ne douterais pas.

FRA LEONARDO, montrant de la main la porte de l'autre chambre.

Elle est là.

STROZZI.

Elle est là, et vous ne me le dites pas, mon père !

FRA LEONARDO.

Vous menaciez...

STROZZI.

Ah ! c'est vrai ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir, toi, ce que c'est qu'un père qui menace. Luisa... Luisa...

SCÈNE II.

LES MÈRES, LUISA.

LUISA, se jetant dans les bras de Strozzi.
Non père !

STROZZI.

Luisa, Luisa, mon enfant ébrie, est-il, donc vrai que je puis toujours te serrer sur mon cœur, que je puis toujours baiser ton front, que je puis te dire toujours : Regarde-moi, et que tu me regarderas sans rougir !

LUISA.

Toujours, mon père, toujours.

FRA LEONARDO.

Adieu, Strozzi.

STROZZI.

Vous nous quittez !

FRA LEONARDO.

Le bonheur passe si vite ici-bas, que lorsqu'un homme est heureux, il est bon qu'il y ait près de lui un autre homme qui prie.

LUISA, lui baisant la main.

Merci, mon père ; car, grâce à vous, je n'ai pas désespéré.

SCÈNE III.

STROZZI, LUISA.

STROZZI, s'asseyant et faisant signe à Luisa de s'asseoir à ses pieds.

Viens ici, mon enfant, viens.

LUISA.

Mon Dieu, mon père ! comme vous avez dû souffrir, s'il est vrai que vous ayez douté de moi !

STROZZI.

Oh ! oui, j'ai bien souffert, car tu ne sauras jamais combien je t'aime. Depuis ces trois ans que j'ai quitté Florence, et que je n'ai pu avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles, songe que tu n'as pas quitté un instant ma pensée. Toi et Florence, vous êtes mes deux seules amours, et Dieu me pardonne, je crois que de vous deux, pauvres opprimées, elle ma mère, et toi ma fille, c'est encore toi que j'aime le mieux.

LUISA.

Mes frères étaient avec vous, mon père, et j'étais heureuse de l'idée qu'ils vous consolait.

STROZZI.

Tes frères sont des hommes forts, faits pour

lutter, faits pour souffrir. Ton père doit ses fils à la patrie... mais il semble qu'une fille appartient plus étroitement à son père. Une fille, c'est l'ange du foyer chrétien, c'est la statue de l'amour virginal qui a remplacé les pénates antiques. Juge donc de ce que j'ai souffert, mon enfant, lorsque je songeais à tous les dangers qui te menaçaient dans cette malheureuse ville et que je comprenais mon insuffisance à te protéger. Et toi, toi, ma fille, qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

LUISA.

Tout ce temps s'est passé entre la prière et l'amour, mon père. J'ai prié pour vous... j'ai aimé Lorenzo !

STROZZI.

Ainsi ton amour pour cet homme est donc vrai ?

LUISA.

Dois-je avoir des secrets pour vous, mon père ?

STROZZI.

Done tu l'aimes ?

LUISA.

Je l'aime à ne pas comprendre, si je le perdais, comment Dieu lui-même pourrait le remplacer dans mon cœur !

STROZZI.

Et cependant, Luisa, tu sais quel est cet homme que tu aimes.

LUISA.

Je sais ce qu'on lui reproche ; mais pour moi, mon père, il est toujours Lorenzo.

STROZZI.

Comment a-t-il pu changer ainsi pour tout le monde et demeurer le même pour toi ?

LUISA.

Je ne vois pas le monde et je ne le connais pas ; je le vois et je le connais lui.

STROZZI.

Mais personne ne sait votre amour, n'est-ce pas ?

LUISA.

Personne.

STROZZI.

Mais où le vois-tu ? Comment le vois-tu ?

LUISA.

Où je le vois ? dans la petite maison de la place Sainte-Marie-Vieille... tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, mais toujours masqué... Il faut qu'il y ait dans sa vie un grand secret que j'ignore... Tantôt il est triomphant et joyeux, tantôt il est sombre et abattu ; parfois il est comme un enfant ; parfois il pleure comme une femme ; et moi je suis gaie ou triste selon qu'il est triste ou gai.

STROZZI.

Et de ce mariage arrêté autrefois entre vous, t'en parle-t-il encore ?

LUISA.

Oh ! oui, oui, bien souvent ; et alors il s'exalte, alors il parle d'avenir, de puissance, de couronne, et je ne le comprends pas plus que lors-

qu'il se tait, car tout est mystérieux en lui, mon père.

STROZZI.

Et tu n'es pas effrayée de ce mystère ?

LUISA.

Non, car je sens qu'il m'aime trop pour que j'aie rien à craindre... C'est lui qui me garde, et non pas moi ; c'est lui qui ose à peine déposer un baiser de frère sur mon front, de peur, dit-il, d'enlever à la jeune fille une seule fleur de sa couronne d'épouse... Moi, je ne suis rien que par lui...

STROZZI, avec une espèce d'effroi.

Mon enfant !... mon enfant !

LUISA.

Rassurez-vous, mon père ; ce n'est pas Lorenzo que vous avez à craindre.

STROZZI.

Oh ! oui, c'est vrai ; tu me rappelles qu'un autre danger te menace encore... Oui, je sais que tu as été obligée de quitter la maison de ma sœur pour te soustraire aux poursuites du duc Alexandre ; il t'aime donc ce misérable ?

LUISA.

Personne ne me l'a dit encore, mais plusieurs fois j'ai été suivie par des hommes masqués, et j'ai senti au frémissement de mon cœur que je courais un danger.

STROZZI.

Il ignore où tu habites ?

LUISA.

Depuis quelques heures il le sait.

STROZZI.

Grand Dieu !

LUISA.

J'ai été bien effrayée d'abord, je vous le jure ; mais Lorenzo m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre, et je suis rassurée.

STROZZI.

Lorenzo ! tu l'as donc vu ?

LUISA.

Ce matin.

STROZZI.

Et t'a-t-il dit que je l'avais vu hier soir ?

LUISA.

Oui.

STROZZI.

T'a-t-il dit la proposition que je lui ai faite ?

LUISA.

Oui.

STROZZI.

T'a-t-il dit qu'il avait refusé ?

LUISA.

Oui, il m'a dit tout cela.

STROZZI.

Et qu'as-tu pensé alors ?

LUISA.

Je l'ai plaint.

STROZZI.

Pourquoi ?

LUISA.

Parce que je sais qu'il a dû souffrir.

STROZZI.

Oh ! tu devrais être honteuse de ton aveuglement !

LUISA.

Non, mon père, je suis fière de ma confiance.

STROZZI.

Mais où l'as-tu vu ?

LUISA.

Chez lui.

STROZZI.

Tu as été chez lui ?

LUISA.

Je croyais le danger pressant, j'avais été suivie par un agent du duc... vous ne m'aviez pas encore permis de me présenter devant vous... je devais demander conseil à quelqu'un.

STROZZI.

Et c'est toi la première qui lui as parlé de moi ?

LUISA.

Non, c'est lui le premier qui m'a parlé de vous.

STROZZI.

Il ignore où je suis, n'est-ce pas ?

LUISA.

Excusez-moi, mon père, il le sait.

STROZZI.

Qui le lui a dit ?

LUISA.

Moi.

STROZZI.

Malheureuse !... Tu me perds, et tu te perds avec moi !

LUISA.

O mon Dieu ! mon père, comment pouvez-vous supposer...

STROZZI.

Et toi, malheureuse enfant, comment peux-tu être à ce point érédule et aveugle ? A cette heure, Luisa, le duc Alexandre sait tout ; à cette heure, moi, toi, mes amis, sommes en son pouvoir, et c'est ton foi amour, c'est ta confiance insensée qui nous aura perdus !... O malheureuse enfant ! Dieu te pardonne comme je te pardonne ; mais qu'as-tu fait là ?

LUISA.

Comment pouvez-vous supposer de pareilles infamies ?... Comment pouvez-vous croire que Lorenzo...

On frappe à la porte du couvent.

STROZZI.

Écoute !

LUISA.

Quoi !... Oh ! vous me faites frémir !

STROZZI.

On frappe à la porte du couvent, entends-tu ?

Il va voir à la fenêtre.

LUISA.

Eh bien ! eh bien !

STROZZI, l'amenant devant la fenêtre.

Eh bien, regarde et doute encore.

LUISA.

Des sbires... des soldats... le duc !... Mon père,

mon père, tuez-moi... Mais non, c'est impossible... et vous aurez été trahi.

STROZZI.

Oui, je l'ai été, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai été par ma fille!

LUISA.

Attendez, attendez avant de nous condamner ainsi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRA LEONARDO sur la porte du fond.

FRA LEONARDO.

Philippe Strozzi, es-tu prêt pour le martyre?

STROZZI.

Oui.

FRA LEONARDO.

C'est bien, car voici les bourreaux!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC, LE HONGROIS, GIOMO.

LE DUC, dans la coulisse.

Vous, restez à cette porte; toi, Giomo, et le Hongrois, snivez-moi tous deux.

LUISA.

Mon père, n'y a-t-il donc aucun chemin par lequel vous puissiez fuir?

STROZZI.

Y en eût-il cent, je ne ferais pas un pas en arrière; qu'il vienne, je l'attends.

LE DUC, sur le seuil de la porte.

Ah! ah! l'on m'avait donc dit vrai, et le loup est pris au piège!

FRA LEONARDO, se mettant entre le Duc et Strozzi.

Qui es-tu? que veux-tu?

LE DUC.

Qui je suis!... Je suis un pieux pèlerin qui visite, comme tu le vois, les maisons du Seigneur pour récompenser et punir selon leurs mérites ceux-là qui dans leur orgueil se croient au-dessus de toute récompense et de toute punition... Ce que je veux... je veux que tu me fasses place... (étendant le bras vers Strozzi) car j'ai à parler à cet homme.

FRA LEONARDO.

Cet homme est l'hôte du Seigneur... cet homme est sacré, et l'on n'arrivera à lui qu'en passant sur mon corps.

LE DUC.

Eh bien! on y passera... Crois-tu que celui qui pour monter au trône a passé sur le cadavre d'une ville s'arrêtera de peur de fouler aux pieds celui d'un misérable moine?

LE HONGROIS, s'approchant, et à demi-voix.

Attends, faut-il...

LE DUC.

Un instant donc! tu es toujours pressé, toi.

LUISA.

Mon Dieu... mon père!

STROZZI.

Sois calme, Luisa.

LE DUC.

Allons, place à ton duc!

FRA LEONARDO.

Mon duc! je ne connais pas ce nom... je sais ce que c'est qu'un gonfalonier... je connais la république florentine... mais je ne connais pas de duc, je ne sais pas ce que c'est qu'un ducé.

LE DUC.

Alors, place à ton maître!

FRA LEONARDO.

Mon maître, c'est Dieu!... je n'ai pas d'autre, seigneur, que celui qui est au ciel; et tandis que j'entends ta voix qui me dit: Va-t'en! j'entends la sienne qui me dit: Demeure!

LE HONGROIS.

Eh bien, attente...

LE DUC, frappant du pied.

Attends donc! Quand je suis patient, sois-le aussi; tu vois bien que je ne veux pas effrayer cette jeune fille. (À Fra Leonardo.) Eh bien alors, moi, puisque tu ne connais ni duc ni maître, place au plus fort!

Giomo et le Hongrois saisissent le Moine chacun par un bras.

STROZZI.

Due Alexandre, je croyais que tu avais assez de ton chancelier, de ton bargello, et de tes gardes, pour ne pas jouer toi-même le rôle de shire... je me trompais.

LE DUC.

Et comptes-tu pour rien le plaisir de rencontrer son ennemi face à face... un ennemi que l'on n'a pas vu depuis trois ans, et que l'on n'espérait pas revoir? Me prends-tu pour un de ceux-là qui se glissent la nuit dans une ville, qui se cachent le jour dans une tanière, et qui attendent patiemment et traîtreusement l'heure d'allonger le bras dans l'ombre et de frapper par derrière?... Non, je marche à la clarté du soleil, et je viens te dire en plein midi: Strozzi, nous avons joué l'un contre l'autre une partie terrible dont la vie était l'enjeu; tu as perdu, Strozzi, paye.

STROZZI.

Oui, et j'admire en même temps la prudence du joueur qui vient réclamer sa dette si bien accompagnée.

LE DUC.

Croirais-tu que j'ai peur, par hasard?... Crois-tu que je n'aurais pas été te trouver seul partout où j'aurais cru te rencontrer? Oh! tu fais là une étrange erreur, et tu me prends pour quelque autre, Strozzi... Giomo, le Hongrois, sortez, refermez la porte sur vous, et quelque chose que vous entendiez, ne venez pas que je vous appelle.

GIOMO.

Monseigneur...

LE HONGROIS.

Cependant...

LE DUC.

Obéissez!... (Ils lâchent Fra Leonardo, qui va

au pris-Dieu, sortent, et referment la porte.)
 Eh bien, me voilà seul, Strozzi, me voilà seul contre deux... Vous n'êtes armés ni l'un ni l'autre, ah! c'est vrai, et moi j'ai une épée et un poignard. Attendez... Tiens, Strozzi, (*il jette son épée derrière lui*) je jette cette épée, et je t'offre ce poignard. Allons, vieux Romain... n'y a-t-il pas dans l'antiquité un Virginus qui tue sa fille, et un Brutus qui tue son roi?... Allons, choisis entre les deux... frappe... fais-toi immortel... Allons, frappe donc! que risques-tu, voyons?... pas même ta tête... tu le sais bien, elle est déjà au bourreau. Et toi, moi, qui t'arrête?... ramasse cette épée, et viens me frapper par derrière... si ta main tremble à me frapper en face.

FRA LEONARDO.

Mon Dieu défend à ses ministres de répandre le sang... Crois-moi, due Alexandre, sans cela je n'eusse pas remis la cause de la patrie à un autre bras; il y a longtemps que tu serais mort, et que Florence serait libre.

LE DUC.

Eh bien, Strozzi, erois-tu encore que j'aie peur?

LUIA.

Non, monseigneur, non... l'on sait que vous êtes brave... eh bien, soyez aussi bon que courageux.

STROZZI.

Silence, enfant! je erois que tu pries.

Le Duc remet son poignard au fourreau et va ramasser son épée.

LUIA.

Mon père, laissez-moi... Dieu donnera de la force à mes paroles. (*Elle va pour s'incliner.*) Monseigneur...

FRA LEONARDO, s'élançant, et la relevant.

Relève-toi, jeune fille!... point de traité entre l'innocence et le crime! point de pacte entre l'ange et le démon! relève-toi!

LE DUC.

Tu as tort, moi-même... elle était si belle ainsi, que j'allais oublier ma colère, pour ne me souvenir que de mon amour.

STROZZI, prenant sa fille dans ses bras.

Mon enfant! mon enfant!

FRA LEONARDO.

O mon Dieu! mon Dieu! si tu vois de pareilles choses sans tonner, je dirai... (*tombant à genoux*) je dirai que ta miséricorde est encore plus grande que ta justice!

LE DUC, les regardant tous deux.

Giomo! le Hongrois!

Ils restent.

LE HONGROIS.

Altesse, à vos ordres.

LE DUC.

Remettez ces deux hommes aux mains des gardes; qu'ils soient conduits au bargello.

On emmène Fra Leonardo.

LUIA.

Monseigneur! monseigneur! au nom du ciel, ne séparez pas le père de la fille, n'arrachez pas le prêtre à son Dieu.

STROZZI.

Silence et demeure!... pas un mot, pas un pas, ou je te maudis!

LUIA, tombant à genoux.

Ah!

STROZZI.

Adieu, mon enfant... Dieu seul maintenant veillera sur toi. Mais n'oublie pas que c'est Lorenzino qui me tue.

LUIA.

Mon père! mon père!

STROZZI.

Adieu.

Il sort.

LUIA, toujours à genoux.

O monseigneur! monseigneur! no puis - je donc rien pour sauver mon père?

LE DUC, revenant jusqu'à elle.

Si fait, enfant, car, toi seule peux quelque chose pour le sauver.

LUIA.

Et que faut-il que je fasse, mon Dieu?

LE DUC.

Lorenzino te le dira...

Il sort.

SCÈNE VI.

LUIA, seule, et se relevant.

- Lorenzino... Lorenzino... ils me crieront donc ce nom comme une accusation éternelle! Mon Dieu! donnez-moi la force de ne pas douter de lui... Mon Dieu!... mon Dieu!... ayez pitié de moi!

SCÈNE VII.

LUIA, LORENZINO.

LORENZINO, ouvrant la porte latérale, et restant appuyé contre la muraille.

Pauvre enfant!

LUIA, se retournant.

Lorenzino! c'est toi le ciel qui t'envoie... Tu ne sais pas tout ce qui vient de se passer?

LORENZINO.

Si... car je suis venu en même temps que le duc, et j'étais là.

LUIA.

Et tu n'es pas venu à notre secours?

LORENZINO.

Jo me fusse perdu sans vous sauver.

LUIA.

Il y a des moments où ton calme m'épouvante plus que ne le ferait ton désespoir.

LORENZINO.

Le calme fait la force de celui qui est seul contre tous.

LUISA.

Tu ne sais donc pas ce que m'a dit mon père ?

LORENZINO.

Que t'a-t-il dit ?

LUISA.

C'est bien affreux !... que c'était toi qui l'avais dénoncé au duc !

LORENZINO.

Il t'a dit la vérité.

LUISA.

Lorenzo, tu es quelquefois bien cruel ! Veux-tu donc me faire mourir, et est-ce le moment de railler ?

LORENZINO.

Je ne raille point, Luisa.

LUISA.

C'est toi... toi, qui as fait arrêter mon père ?

LORENZINO.

Oui.

LUISA, *reculant*.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LORENZINO.

Luisa !

LUISA, *tremblante*.

Eh bien ?

LORENZINO.

Est-ce là ce que tu m'as promis ?... est-ce ainsi que tu tiens le serment que tu m'as fait ?

LUISA.

Mais puis-je ne pas douter quand tu me dis de si terribles choses ?

LORENZINO.

L'heure de la lutte est arrivée ; faibliras-tu ?

LUISA.

S'il ne s'agissait que de moi, jamais ! jamais ! Mais il s'agit de mon père... de mon père, dont je n'ai pas su garder le secret de mon père, que j'ai perdu !

LORENZINO.

Ton père arrêté, c'est tout un procès à suivre : c'est deux ou trois jours de gagné, vingt-quatre heures au moins. Vingt-quatre heures ! c'est quelquefois une éternité ! Combien de temps a-t-il fallu pour tuer Gaetano Sacchetti et pour empoisonner Dante de Castiglione ? une seconde.

LUISA.

Mais que peut-il donc se passer d'ici à vingt-quatre heures qui change la face des choses ?

LORENZINO.

Luisa, c'est un secret entre Dieu et moi !

LUISA.

Et tu crois d'ici là sauver mon père ?

LORENZINO.

Par le sang de l'homme Dieu mort sur la croix !... dans huit jours tu seras ma femme, Luisa ; et Philippe Strozzi, libre et joyeux, bénira notre mariage. Ne crois-tu maintenant ?

LUISA.

Oui, Lorenzo.

LORENZINO.

Il faut m'en le prouver.

LUISA.

Comment cela ?

LORENZINO.

En faisant aveuglément tout ce que je te dirai de faire.

LUISA.

Ordonne, j'obéis.

LORENZINO.

Il faut à cinq heures venir chez le duc.

LUISA.

Chez le duc ?

LORENZINO.

Encore...

LUISA.

J'irai.

LORENZINO.

Bien.

LUISA.

Que lui dirai-je ?

LORENZINO.

Tu lui demanderas la permission de voir ton père.

LUISA.

Mais si le duc met à cette grâce...

LORENZINO.

Ne crains rien, je serai là.

LUISA.

J'irai, j'irai, Lorenzo. Est-ce tout ?

LORENZINO.

Maintenant, écoute. Je ne puis aller te voir ce soir place Sainte-Marie.

LUISA.

Pourquoi cela ?

LORENZINO.

Le duc sait où tu habites, il pourrait me faire suivre, et s'il me voyait entrer chez toi, tout serait perdu. Aussi, au lieu de m'attendre, c'est moi qui t'attendrai.

LUISA.

Et où cela ?

LORENZINO.

Je ne sais encore. Un homme ira te prendre à minuit, il te présentera un billet de moi, ce billet te dira de le suivre, tu le suivras.

LUISA.

Oui.

LORENZINO.

Tu le suivras sans chercher à savoir qui il est, sans lui demander où il te mène.

LUISA.

Je le suivrai sans dire un mot. Es-tu content ?

LORENZINO.

Bien, bien, Luisa ; du courage, nous touchons au but. Un pas encore, Luisa, c'est tout ce que je te demande.

LUISA.

Et mon père sera sauvé ?

LORENZINO.

Sur mon âme, je t'en réponds. Silence !

LUISA.

Quoi ?

LORENZINO.

C'est lui.

LUISA.

Qui lui ?

LORENZINO.

Le duc.

LUIZA.

Le duc, men Dieu !

LORENZINO.

Reentre dans cette chambre, sors par où Fra Leonarde t'a fait entrer. A cinq heures, tu viens chez le duc... à minuit, tu attends chez toi.

LUIZA.

Onl. Adieu.

Elle sort.

LORENZINO.

Adieu. (*Il tire la porte.*) Seigneur, Seigneur, il y a des moments où tout semble se briser en moi. Seigneur, Seigneur, après que je vous ai demandé la force pour les autres, donnez-moi à moi tour celle d'aller jusqu'au bout !

SCENE VII.

LORENZINO, LE DUC ALEXANDRE.

LE DUC.

Eh bien, Lorenzino ?

LORENZINO.

Eh bien, je vous attendais comme c'était convenu. Vous le voyez, menseigneur.

LE DUC.

Et Luisa ?

LORENZINO.

Votre altesse ne l'a point rencontrée ?

LE DUC.

Non.

LORENZINO.

C'est étrange ! elle sort d'ici à l'instant même. Elle sera descendue par un escalier tandis que votre altesse mentait par l'autre.

LE DUC.

Et en es-tu content ?

LORENZINO.

Enchanté, menseigneur.

LE DUC.

Bah ! vraiment ! Et quand la verrai-je ?

LORENZINO.

D'abord à cinq heures elle viendra demander à votre altesse une permission pour visiter son père.

LE DUC.

O l'excellente fille !

LORENZINO.

Seulement la pauvre enfant s'effraye d'un tête-à-tête, et demande que pour la première fois son cousin Lorenzino soit là.

LE DUC.

Allons, je lui accorde sa demande.

LORENZINO.

Et cette fois vous ferez le Scipion, monseigneur. Dami si vous voulez qu'elle y revienne, il ne faut pas l'effaroucher.

LE DUC.

Eh bien, soit, si tu t'engages à ne pas trop me faire attendre sa seconde visite.

LORENZINO.

Six ou sept heures d'intervalle entre les deux, n'est-ce pas raisonnable ?

LE DUC.

Comment ! je la reverrais ce soir même !

LORENZINO.

Ce soir même, monseigneur.

LE DUC.

Peste ! il fait bon de te charger de ces sortes d'affaires.

LORENZINO.

N'est-ce pas ? Seulement je vous préviens qu'elle se figure que c'est moi qu'elle trouvera au rendez-vous. Ah ! il m'a fallu inventer toute une histoire pour décider la pauvre colombe à sortir nuitamment.

LE DUC.

Mais comment viendra-t-elle ?

LORENZINO.

Oh ! tout est convenu. Le Hongrois ira la prendre avec un billet de votre serviteur ; il fera un détour, et pour qu'elle ne voie pas qu'elle entre au palais, il la conduira par la petite ruelle de la Crusca, et par l'escalier dérobé dans la chambre verte, la plus sourde et la plus écartée de toutes vos chambres, et dont vous aurez seulement l'obligeance de me faire donner une double clef.

LE DUC.

Alors, tu te charges de tout ?

LORENZINO.

Onl ; soupez tranquillement ; passez vos plus beaux habits, mettez vos gants les plus parfumés ; j'ai vous chercher quand il sera temps, et puis, ma foi, le reste...

LE DUC, riant.

Il faut convenir que tu es un grand misérable, Lorenzino !

LORENZINO.

Et vous, que vous êtes un heureux prince, monseigneur !

LE DUC, s'en allant avec Lorenzino.

A propos. Et ce comédien avec lequel je t'ai laissé ce matin, a-t-il quelque talent ?

LORENZINO.

Oh ! mais c'est un grand artiste, et je compte le présenter ce soir à votre altesse ; il vous jouera une scène !...

Ils sortent en riant.

ACTE QUATRIEME.

Une chambre dans la prison du Bargello, avec de vieilles fresques à demi effacées. Sur le devant, de chaque côté, deux colonnes qui soutiennent la voûte.

SCÈNE PREMIERE.

FRA LEONARDO, appuyé sur la colonne à droite du spectateur; VITTORIO, monté sur un fauteuil de bois et écrivant son nom sur la muraille avec un clou; BERNARDO, CORSINI et d'autres PRISONNIERS le regardent.

FRA LEONARDO.

Que fais-tu là, Vittorio?

VITTORIO.

Tu le vois bien, mon père; j'écris mon nom auprès de ceux des martyrs qui m'ont précédé ici-bas et qui m'attendent au ciel. Ces murs seront un jour le livre d'or de Florence. Tenez, voilà celui du vieux Jacob dei Pazzi, celui de Jérôme Savonarole, Nicolas Carducci, Dante de Castiglione. Oh! voyez, voyez quelle belle garde de nobles fantômes la liberté doit avoir là haut! A ton tour, Corsini.

CORSINI.

Merci, Vittorio; car celui qui aura aujourd'hui une petite place sur ces murs aura un jour une grande place dans l'histoire. (*Écrivant.*) « Bernardo Corsini, mort pour la liberté. »

SCÈNE II.

LES MÊMES, STROZZI.

CORSINI, à Strozz, qui vient d'entrer et qui s'est approché doucement.

A toi, Strozz.

STROZZI, prenant le clou et écrivant.

Dieu, garde-moi de ceux à qui mon cœur se lie, Et je me garderais de qui je me délie.

VITTORIO.

Le conseil est bon, Strozz; mais donné par les murs d'une prison, il a le défaut d'arriver un peu tard.

D'autres reprennent le clou des mains de Strozz et continuent d'écrire.

FRA LEONARDO.

Eh bien, Strozz?

STROZZI.

Eh bien, mon père, je ne leur ai pas donné grande fatigue.

FRA LEONARDO.

Tu leur as tout dit?

STROZZI.

Qu'avais-je à leur dire qu'ils ne sussent déjà? Strozz était sorti de Florence parce qu'elle était esclave, il y rentrait pour qu'elle fût libre. Voilà tout ce que j'avais à leur dire, voilà tout ce qu'ils avaient à entendre.

FRA LEONARDO.

Ainsi, condamné?

STROZZI.

Condamné.

FRA LEONARDO.

Strozz, Dieu n'oubliera pas pour quelle cause ton royaume est celui des martyrs. Garde seulement qu'à l'heure de la mort le saint nom de celui en qui tu espères au ciel soit uni aux noms chers de ceux que tu regrettes sur la terre, et du séjour de la félicité éternelle, tu prieras pour cette malheureuse Florence et tu demanderas pour elle le pardon de son Dieu.

STROZZI.

Mon père, j'ai tellement été trompé par la vie, que j'ai grand-peine à me fier à la mort.

FRA LEONARDO.

Que dis-tu là, Strozz? serais-tu donc de ceux qui ne croient pas? Oh! malheur à toi, malheur à celui qui après avoir souffert sur la terre n'espère pas de récompense au ciel! La mort n'est rien, Strozz, quand on meurt avec la foi dans l'âme!

STROZZI.

Cette foi, je l'ai eue! est-ce ma faute si elle m'a abandonné? comment veux-tu que je conserve cette foi quand j'ai vu tomber par le fer sur nos champs de bataille, par l'échafaud sur les places de nos villes, par le poison au foyer domestique, tout ce qu'il y avait de noble et de grand avant nous!

FRA LEONARDO.

Dieu te donne l'exemple de la patience... Accepte-le, Strozz!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE FAMILIER, puis LUISA.

LE FAMILIER.

Philippe Strozz est-il revenu de l'interrogatoire?

STROZZI.

Qui le demande?

LE FAMILIER.

Une jeune fille qui a l'autorisation de passer une demi-heure avec lui.

STROZZI.

Luisa! c'est Luisa!

LUISA, entrant.

Oui, oui, mon père.

Le garde sort.

STROZZI.

O mon enfant ! ma chère enfant !... Tu me fais trembler, Luisa ! De qui tiens-tu donc la permission de me voir ?

LUISA.

Du duc lui-même.

STROZZI.

Comment l'as-tu obtenue ?

LUISA.

Je l'ai été chercher.

STROZZI.

Où cela ?

LUISA.

Chez le duc.

STROZZI.

Au palais, chez le duc ! Tu as été chez cet infâme ! La fille de Strozzî chez le bâtard des Médicis ! Oh ! j'aurais mieux aimé ne jamais te revoir que de te révéler à cette condition !... Va-t'en... va-t'en !

FRA LEONARDO.

Strozzî, sèis homme !

STROZZI.

Elle a été chez lui, mon père ! elle est entrée dans cette caverne de débauche, dans cet antre de luxure. Et de combien d'années d'innocence as-tu payé la permission de me voir une demi-heure ? Réponds, Luisa, réponds.

LUISA.

Mon père, Dieu sait que je ne mérite pas ce que vous me dites. D'ailleurs, je n'étais pas seule ; Lorenzo était là, Lorenzo était près du duc, Lorenzo ne nous a pas quittés !

STROZZI.

Ainsi, Luisa, pas une condition infâme ?

LUISA.

Rien, mon père, rien, sur l'honneur de la famille ! Je me suis jetée à ses pieds, j'ai demandé à vous voir ; ils ont échangé quelques mots à voix basse, Lorenzo et lui, puis le duc a signé un papier, me l'a remis, et je suis sortie sans avoir eu à rougir que de son regard !

STROZZI.

N'importe, Luisa, n'importe, mon enfant ! il y a sous cette clémence quelque mystère terrible qui me fait trembler. Mais puisqu'on nous accorde une demi-heure, mettons le temps à profit. Luisa, Dieu t'a donné la force ; on peut te parler comme à une femme, et non comme à un enfant.

LUISA.

O mon Dieu ! vous me faites trembler !

STROZZI.

Tu connais l'homme qui demande ma tête... tu connais le tribunal qui me juge.

LUISA.

Mon père, seriez-vous condamné ?

STROZZI, avec hésitation.

Pas encore, mais je puis l'être, je le serai certainement. Réponds-moi donc comme si je l'étais déjà. Songe que c'est la tranquillité de mes dernières heures que je vais te demander... songe qu'il ne reste pas au condamné seulement à mou-

rir, mais qu'il faut qu'il meure comme un chrétien !

FRA LEONARDO.

Merci, merci à vous, mon Dieu, qui avez amené ici cet ange pour lui rendre la foi qu'il avait perdue !

LUISA.

Que faut-il que je fasse, mon père ? et à l'instant même je le ferai.

STROZZI.

Luisa, lorsque tu verras dresser mon échafaud, lorsque tu sauras que je marche au supplice, jure-moi que tu ne feras pas un pas vers cet homme pour me sauver... Ma fille, mon enfant, ma vie doit-elle en être le prix, n'est-ce pas qu'il n'y aura aucun pacte entre ton innocence et son infamie ? car, par l'âme de ta mère, par mon amour paternel infini comme s'il était divin, Luisa, je te jure que tu ne me sauverais pas, et que seulement je mourrais désespéré ! et qu'après m'avoir perdu sur la terre, pauvre enfant, tu ne me retrouverais pas dans le ciel !

LUISA, à genoux.

Mon père, mon père, je vous le jure, et Dieu me punisse en ce monde et dans l'autre si je manque à mon serment !

STROZZI, se courbant vers elle et lui posant les deux mains sur la tête.

Ce n'est point tout encore, mon enfant. Le danger qui te poursuit pendant mon agonie peut survivre à ma mort ; ce qu'il n'aura pu obtenir par la terreur, il peut chercher à l'obtenir par la violence.

LUISA.

Mon père !

STROZZI.

Il peut tout... il ose tout... c'est un infâme !...

LUISA.

Ah ! mon Dieu !

STROZZI.

Luisa, tu aimes mieux mourir jeune et pure que de vivre dans la honte et le déshonneur ?

LUISA.

Oh ! oui, cent fois, mille fois ; Dieu m'en est témoin.

STROZZI.

Eh bien, si jamais tu tombais entre les mains de cet homme, si tu ne voyais aucun moyen de lui échapper, si la miséricorde même de Dieu ne t'offrait plus aucune chance d'espoir...

LUISA.

Achievez, dites, dites.

STROZZI.

Ma pauvre enfant... tu étais née pour prendre place parmi les élues de ce monde... Je devais te laisser des terres, des palais, une dot à dote une duchesse. Palais, fortune, j'ai tout perdu... Je vais mourir, et en mourant je te laisse pauvre comme les plus pauvres de la terre... Un seul trésor me restait... que j'avais soustrait aux yeux de tous, dernier consolateur... ami suprême qui devait m'abréger la torture et m'épargner l'é-

chafaud. (*Tirant un flacon de sa poitrine.*) C'était ce poison... Ce flacon, c'est la liberté... c'est l'honneur ! prends-le, Luisa, je te le donne, et souviens-toi que tu es la fille de Strozzi.

LUISA, *prenant le flacon.*

Il sera fait comme vous le voulez, mon père, je vous jure !

STROZZI, *prenant sa fille dans ses bras.*

Merci, mon enfant. Ah ! du moins maintenant je mourrai tranquille.

FRA LEONARDO.

Et toi qui entends ce serment, n'est-ce pas, mon Dieu, que tu ne le laisseras pas s'accomplir ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE FAMILIER ; UN HOMME MASQUÉ.

L'Homme masqué entre en même temps que le Garde ; seulement, tandis que l'autre s'avance, il demeure au milieu du théâtre ; chacun s'éloigne de lui.

LE GARDE, *d Strozzi.*

La demi-heure accordée par la permission est écoulée ; il faut sortir.

LUISA.

Déjà, déjà !

STROZZI.

Va, mon enfant, et sois bénie !

LUISA.

Encore un instant, encore une seconde !

STROZZI.

Non, va, va. Adieu, mon enfant.

LUISA.

Adieu, mon père.

FRA LEONARDO.

A revoir, dans le ciel !

STROZZI, *se tordant les bras*

O mon Dieu ! mon Dieu !

FRA LEONARDO, *le pressant contre son cœur.*

Courage, courage, pauvre père !

L'HOMME MASQUÉ, *d Luisa, qui passe près d'elle.*
Luisa !

LUISA.

Lorenzino. (*Elle fait un mouvement pour revenir d son père.*) Ah !

LORENZINO, *l'arrêtant.*

Silence... A ce soir.

LUISA.

A ce soir.

Elle sort avec le Garde qui l'a amenée.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LORENZINO, masqué, et toujours éloigné au milieu des prisonniers.

VITTORIO, *faisant un pas vers lui.*

Qui es-tu, toi qui t'introduis masqué parmi nous ? quelque espion de ce Maurizio... quelque sbire du duc.

CORSINI.

Es-tu le tortureur ? nous sommes prêts aux tourments.

VITTORIO.

Es-tu le bourreau ?... Nous sommes prêts à la mort ! (*Vittorio, faisant un pas de plus.*) Voyons, parle, oiseau de nuit et de malheur !... quelles nouvelles apportes-tu ?

LORENZINO, *se démasquant.*

Je vous apporte la nouvelle que vous êtes tous condamnés, et que vous serez tous exécutés au point du jour.

TOUTS.

Lorenzino !

STROZZI ET LEONARDO.

Lorenzino !

CORSINI.

Que veux-tu ?

VITTORIO.

Que cherches-tu ?

LORENZINO.

Que vous importe, à vous qui n'avez plus rien à faire dans ce monde, qu'à prier et à mourir ?

FRA LEONARDO.

Lorenzino, descends-tu dans les catacombes pour insulter aux martyrs ?... dis... que viens-tu faire ici ?

LORENZINO.

Vous allez le savoir... car c'est vous que je cherche.

FRA LEONARDO.

Que me veux-tu ?

LORENZINO.

Dis à tous ces hommes de s'éloigner, afin que nous demeurions aussi seuls que possible.

FRA LEONARDO.

Pourquoi cela ?

LORENZINO.

Parce que moi aussi je suis en danger de mort et que j'ai un secret à te révéler.

FRA LEONARDO, *reculant.*

A moi ?

LORENZINO.

A toi.

FRA LEONARDO.

Et pourquoi à moi plutôt qu'à un autre ?

LORENZINO.

Parce que tu es condamné ou que tu vas l'être ; parce que ta vie dépend de mon secret ; parce que toi et tes compagnons seriez tous perdus s'il en transpirait quelque chose.

FRA LEONARDO.

Mes frères, arrière tous...

LORENZINO, *s'agenouillant.*

Mon père, il y a deux ans que je suis revenu de Rome à Florence ; je l'avais quittée sinon heureuse, du moins calme. Je la retrouvai fiévreuse et ensanglantée. Je parcourus les différents quartiers de la ville ; j'interrogeai les mesures du pauvre et les palais du riche. Je me mêlai aux humbles ouvriers et aux orgueilleux

patriciens; une seule voix pareille à un gémissement immense s'élevait de tout côté, accusant le duc Alexandre, l'un lui redemandait son argent, l'autre son honneur, celui-ci un père, celui-là un fils. Tous pleuraient, tous se lamentaient, tous accusaient, et je me dis : Il n'est pas juste qu'un peuple entier souffre ainsi par la tyrannie d'un seul homme.

FRA LEONARDO.

Ab !

LORENZINO.

Alors je jetai les yeux autour de moi... Je vis la bonte sur tous les visages, la terreur dans tous les esprits, la corruption dans toutes les âmes. Je cherchai à quoi je pouvais m'appuyer, et je sentis que tout pliait sous ma main. La délation était partout, au dedans et au dehors; elle pénétrait dans l'intérieur des familles; elle courait par les places publiques... elle s'asseyait au foyer conjugal... elle se dressait sur la borne des carrefours. Je compris que quiconque voudrait conspirer en de pareils jours ne devait prendre d'autre confident que sa seule pensée, d'autre complice que son propre bras. Je compris, que pareil à Brutus, il devait se couvrir d'un voile assez épais pour qu'aucun regard humain ne pût le traverser. Lorenzo devint Lorenzino.

FRA LEONARDO.

Continue, mon fils, continue.

LORENZINO.

Il fallait arriver au duc, il fallait qu'il se défilât de tous; il fallait qu'il se fût à moi. Je me fis son courtisan, son valet, son bouffon!... J'obéis à ses ordres, je préviens ses volontés, je devançais ses desirs. Pendant deux ans Florence m'appela traître, lâche et infâme; pendant deux ans le mépris de mes concitoyens pesa sur moi comme la pierre d'un tombeau! Pendant deux ans tous les cœurs doutèrent de moi, excepté un seul. Pendant deux ans je ne trouvai pas une seule fois l'occasion d'exécuter mon projet... Mais j'ai réussi, mais j'ai atteint le but que je voulais at-

teindre, mais je suis arrivé enfin au terme de ma longue et pénible route, mon père... Dans deux heures je t'enlève le duc Alexandre.

FRA LEONARDO.

Parle bas, parle bas.

LORENZINO.

Mais le duc est adroit, le duc est fort, le duc est brave. En essayant de sauver Florence, je puis succomber à mon tour. Il me faut donc l'absolution... Ah! donnez-la-moi, mon père, donnez-la-moi sans hésiter... Allez, j'ai assez souffert sur la terre pour que vous ne me marchandiez pas le ciel...

FRA LEONARDO.

Lorenzino, c'est un crime de t'absoudre; mais n'importe, je le prends sur moi... Et quand Dieu t'appellera pour te demander compte du sang que tu auras versé. Je me présenterai à ta place en criant : Seigneur, ne cherchez pas le coupable... Seigneur, le voilà devant vous!

LORENZINO, se relevant.

C'est bien, tout est dit... Et maintenant lui aussi il est condamné. *(Il avance vers le fond, et voyant que les prisonniers lui barrent le passage.)* Place, messieurs, place!

VITTORIO.

Et si nous ne voulions pas te faire place, nous; s'il nous avait pris l'envie de nous venger avant que de mourir, si pendant que nous te tenons ici, si nous avions décidé de t'étouffer entre nos mains, de t'étrangler avec nos chaînes?

TOUS.

Oui, qu'il meure celui qui nous a vendus tous! qu'il meure le traître! qu'il meure l'infâme!

Lorenzino porte la main à son épée pour s'ouvrir un passage.

FRA LEONARDO.

Arrête, Lorenzino; c'est la dernière souffrance de ta passion; c'est la dernière épine de ta couronne. *(Se retournant vers les prisonniers.)* Frères, laissez passer cet homme; c'est le plus grand de nous tous!

ACTE CINQUIÈME.

Une chambre du palais, tapisserie verte et or. Au fond, une grande cheminée de la renaissance, surmontée des armes des Médicis; à gauche, au premier plan, une porte donnant sur un escalier; au deuxième plan du même côté, une seconde porte donnant dans un cabinet; entre les deux portes le portrait du duc Alexandre; à droite, au deuxième plan, une fenêtre; au premier, un lit à colonnes torses. Au lever du rideau, le théâtre n'est éclairé que par le feu qui brûle dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORENZINO, MICHELE.

LORENZINO, amenant Michele les yeux couverts d'un bandeau.

C'est bien, Michele, tu as été fidèle au rendez-vous.

MICHELE.

Et vous exact à l'heure.

LORENZINO.

Je n'avais garde de l'oublier, il y a deux années que je l'attends.

MICHELE.

Ab! vous êtes donc enfin sur le point d'être vengé?

LORENZINO.

Je serai vengé dans une heure.

MICHELE.

Vous êtes bien heureux, vous !

LORENZINO.

Done si tu étais à ma place...

MICHELE.

Me venger et mourir, c'est tout ce que je demanderais.

LORENZINO.

Ainsi tu es rentré à Florence pour tuer le duc Alexandre ?

MICHELE.

C'est mon seul et dernier espoir.

LORENZINO.

Tu es toujours dans la même intention ?

MICHELE.

Plus que jamais.

LORENZINO.

Et ni pour or ni pour argent, ni par menaces ni par prières, tu ne renoncerais à ton projet ?

MICHELE.

J'ai fait serment de le tuer sans pitié, sans miséricorde.

LORENZINO.

C'est donc bien vrai, ce que tu m'as raconté ?

MICHELE.

Je vous ai dit la vérité tout entière.

LORENZINO.

C'est impossible à croire.

MICHELE.

Pourquoi donc ?

LORENZINO.

C'est bien infâme.

MICHELE.

Raison de plus.

LORENZINO.

Elle était belle, cette jeune fille ?

MICHELE.

Belle comme un ange.

LORENZINO.

Comment l'appelais-tu donc ? j'ai oublié son nom.

MICHELE.

Nella.

LORENZINO.

Nella... Mais il me semble qu'il est mort, la nuit dernière, au couvent de Sainte-Croix, une religieuse qui se nommait ainsi.

MICHELE.

C'était elle.

LORENZINO.

Et à quel âge est-elle morte ?

MICHELE.

A dix-huit ans.

LORENZINO.

C'est bien jeune.

MICHELE.

C'est trop vieux, quand depuis deux ans déjà le malheur et la honte sont entrés dans la vie.

LORENZINO.

Et tu dis qu'après t'avoir donné l'espérance d'être son mari, le duc Alexandre...

MICHELE.

Taisez-vous.

LORENZINO.

Un soir, devant toi, dans une orgie...

MICHELE.

Taisez-vous, taisez-vous, vous me rendriez insensé... Asses sur moi, asses sur elle; parions de vous. Vous m'avez fait venir pour vous aider à tuer quelqu'un; vous m'avez promis de me laisser libre ensuite... eh bien, quel est cet homme asses abandonné de soi pour que je sois forcé d'acheter ma vengeance au prix de son sang?... Nommez-le-moi, je suis prêt.

LORENZINO.

Qu'ai-je besoin de te le nommer ? tu le verras.

MICHELE.

Je le connais donc ?

LORENZINO.

Tu le connais.

MICHELE.

Est-ce un ami ? est-ce un ennemi ?

LORENZINO.

Tu as mauvaise mémoire, Michele... tu m'as nommé quatre hommes qui étaient dans cette chambre pendant cette fatale nuit, et je t'ai dit que celui dont j'avais à me venger était un de ces quatre hommes.

MICHELE.

Oni, c'est vrai, c'est vrai; cela suffit.

LORENZINO.

C'est bien; alors écoute donc tes instructions dernières.

MICHELE.

J'écoute.

LORENZINO.

Il va venir ici une jeune fille.

MICHELE.

Dans cette chambre ?

LORENZINO.

Oui.

MICHELE.

Après ?

LORENZINO.

Il ne faut pas qu'elle te voie, il ne faut pas qu'elle t'entende, il faut qu'elle ignore que tu es là...

MICHELE.

Où serai-je alors ?

LORENZINO.

Là, dans ce cabinet.

MICHELE.

Bien... et quand devrai-je en sortir ?

LORENZINO.

Quand je crierai : A moi, Michele ! pas avant.

MICHELE.

C'est bon.

LORENZINO.

Pas avant, entends-tu bien ?

MICHELE.

C'est bon, vous dis-je !

LORENZINO.

Au revoir !

MICHELE.

Un mot encore... Oh sommes-nous ?

LORENZINO.

Allume cette bougie, et tu verras.

MICHELE.

Je connais donc cette chambre ?

LORENZINO.

Peut-être... Adieu, Michele.

Il sort.

SCÈNE II.

MICHELE, seul.

Je connais certainement cet homme, a-t-il dit... je connais cette chambre peut-être... Que dit-il donc là et quel soupçon me vient ?... Au milieu de tous ces détours qu'il m'a fait faire pour m'amener ici, et quoique j'eusse les yeux bandés, plus d'une fois j'ai cru, en tâtant de la main, retrouver des endroits connus... Serions-nous dans le palais du vieux Côme ? en passant sous le vestibule, j'ai touché des colonnes cannelées... O mon Dieu ! si ce que l'on avait cru d'abord était vrai, si cette folle de Lorenzino n'était qu'un masque, s'il conspirait réellement contre le duc, si cet homme qui va venir, c'était lui ; si cette chambre, c'était celle... Nella ! Nella ! oh ! ce serait trop de joie... Voyons, voyons, il faut que je m'en assure. *(Il allume une bougie à la cheminée et revient en scène.)* C'est lui ! c'est lui !... Ah ! ah ! ah ! duc Alexandre, je vais donc te tenir à mon tour ! je vais donc prendre ma revanche !... Maintenant rassemblons nos idées... Que m'a-t-il dit ? que m'a-t-il recommandé ?... je ne me souviens plus... Ah ! c'est cela... une jeune fille va venir... Pauvre enfant !... Et pour qu'elle ne me vole pas, il faut que je me cache dans ce cabinet... très-bien !... puis il m'appellera quand il sera temps... Oh ! pourvu que tout se passe ainsi, pourvu que rien de ce qui est arrêté ne manque ! pourvu qu'il ne soupçonne pas le piège ! pourvu qu'il vienne !... Des pas !... on monte cet escalier... si c'était lui... *(Courant au cabinet, et passant sa tête par la portière.)* Non, c'est la jeune fille... Lorenzino, compte sur moi !

SCÈNE III.

LUISA, LE HONGROIS, MICHELE, caché.

LE HONGROIS, masqué.

Nous sommes arrivés, et c'est ici que vous devez attendre.

LUISA.

Merci,

Elle s'assied.

LE HONGROIS.

Désirez-vous quelque chose, madame ?

LUISA.

Non ; dites seulement à celui qui vous a envoyé vers moi que je suis venue et que je l'attends.

LE HONGROIS.

C'est bien, madame.

Il sort et ferme la porte à clef. On entend sonner l'heure.

SCÈNE IV.

LUISA, seule, écoutant.

Minuit et demi ! les heures passent comme si elles avaient des ailes... O mon père, mon père ! lorsque je pense que demain, c'est-à-dire aujourd'hui, dans quelques heures... Lorenzo m'a dit être tranquille, et cependant pour la première fois je ne me repose pas sur sa parole ; je vais le revoir, et cependant pour la première fois je frissonne et je tremble en l'attendant. Cette nuit était sombre et froide ; puis cet homme m'a fait passer par tant de ruelles étroites et obscures, qu'on eût dit qu'il craignait que je ne reconnusse le chemin par lequel il me conduisait... cet homme n'est point au service de Lorenzo ; je n'ai point reconnu sa voix... *(Écoutant.)* Ah ! *(S'approchant de l'escalier.)* J'avais cru entendre des pas... mais non, je me trompais, ce n'est point encore lui... Où suis-je donc, et où m'a-t-il fait conduire ? je ne connais point cet appartement, c'est la première fois que j'y viens... cette fenêtre donne sur via Larga... *(levant les yeux au-dessus de la cheminée)* ces armes, ce sont celles des Médicis... *(regardant un portrait en pied)* ce portrait, c'est celui du duc Alexandre... Que veut dire cela ?... un manteau ! le manteau que portait le duc lorsqu'il est venu aujourd'hui chez Fra Leonardo... oui, oui, je le reconnais... Mais où m'a-t-on conduit, mon Dieu ? Serais-je dans le palais du duc ?... Oui, oui, plus de doute, et cette chambre... cette chambre qui donne sur via Larga, cette chambre avec ces armes, avec ce portrait, avec ce vêtement... cette chambre, c'est la sienne... O mon Dieu ! mon Dieu ! trahie, trahie par lui !... Ah ! une lettre ! une lettre de l'écriture de Lorenzino !... « A son excellence le duc » Alexandre. » Ah ! je me sens mourir ! *(Elle lit.)* « Monseigneur, soupez joyeusement ; je viens de » voir notre belle affligée ; comme je l'avais prévu, » elle n'a pas été insensible à l'espoir de sauver » son père... Le rendez-vous tient toujours à une » heure ; elle sera dans la chambre verte. Ce 8 jan- » vier 1536. LORENZINO. » La chambre verte, la voilà... minuit et demi viennent de sonner... plus de doute ! je suis vendue, je suis livrée... Voilà pourquoi il avait dénoncé mon père... Oh ! vendue par lui, par Lorenzino !... mon père avait donc raison de se défier de lui, Florence avait donc raison de l'appeler un infâme... moi seule, moi seule étais insensée de croire en lui... Après avoir livré le père, le voilà qui livre la fille... l'un à l'é-

chafaud, l'autre au déshonneur!... et tout cela au nom de son amour!... Oh! c'est bien affreux, c'est bien lâche... c'est bien infâme!... Mais peut-être est-il temps encore... (*Courant à la porte par laquelle elle est entrée.*) Fermée! (*Courant à l'autre.*) Fermée!... (*Une heure sonne.*) Une heure... une heure!... et le duc doit venir à une heure... Mon Dieu! que faire? que devenir? (*Elle se trouve contre le lit qu'elle touche, recule avec effroi et s'enveloppe le visage de son voile.*) Sainte mère des anges, ayez pitié de moi! (*Écartant son voile avec effroi.*) Des pas... on monte l'escalier... où fuir? où me cacher?... je suis perdue!... (*Avec un cri de joie et tirant le flacon de sa poitrine.*) Ah! mon père, mon père, je te remercie... (*Elle avale le poison.*) Mon Dieu! pardonnez-moi!

SCÈNE IV.

LORENZINO, LUISA, à genoux, NICHELE, caché.

LORENZINO, ouvrant vivement la porte.

Luisa, es-tu ici?

LUISA, se relevant.

Lorenzo! (*Il se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) Ah!

LORENZINO.

Me voilà! ne crains rien... attends que je referme cette porte... Oh! Luisa, tu es venue, tu as été noble et confiante jusqu'au bout; maintenant sois forte, car il va se passer ici de terribles choses, et il faut que tu en sois témoin.

LUISA.

Mon Dieu!

LORENZINO.

Je t'ai dit que demain ton père serait sauvé, je t'ai dit que dans huit jours tu serais ma femme; il n'y avait qu'un moyen pour cela, c'était de tuer le duc... le duc va mourir.

LUISA.

Quand cela?

LORENZINO.

A l'instant même.

LUISA.

Où?

LORENZINO.

Ici.

LUISA.

Mon Dieu!

LORENZINO.

Silence! ce sont de ces nécessités terribles, Luisa, comme Dieu en fait parfois aux peuples qu'il châtie et aux hommes qu'il éprouve.

LUISA.

Ici, dans cette chambre?

LORENZINO.

Oui; il croit que tu l'y attends, l'insensé! et il vient poussé par la main de la justice.

LUISA.

Et c'est toi, toi, Lorenzo, qui t'es chargé de cette sanglante mission?

LORENZINO, s'exaltant.

Oui, c'est moi, moi qui vais changer en un instant la face de l'Italie! moi, qui, ce soir encore méprisé par Florence, demain serai adoré par elle... moi enfin, qui d'esclave vais devenir maître... car tu le sais, Luisa, après lui à moi le trône!... O Florence! Florence! tu vas donc revivre de ta grande et noble vie... les jours de tes artistes, de tes guerriers et de tes poètes vont revenir... tu seras encore la patrie des Cimabue, des Donatello et des Michel-Ange; tu verras sortir de terre les fils des Farinata, des Uberti, des Jean de Médicis!... peut-être verras-tu renaître un autre Dante... mais en tout cas, si le second te manque, si tu n'as que le premier, console-toi, ma belle Florence, c'est assez encore pour un royaume, fût-il grand comme toute la terre... Et c'est moi, ton Lorenzo, qui aurai fait tout cela, moi, ton amant, moi, ton époux, entends-tu... entends-tu, ma duchesse?... (*Luisa fait un mouvement de douleur.*) Oh! ne crains rien; nos mesures sont bien prises, et il ne peut m'échapper, va!... tous ses serviteurs sont loin; il va venir seul, et quand il entrera, un homme, un homme qu'il a mortellement insulté comme moi, un homme entrera derrière lui et refermera la porte sur lui... Ah! qu'as-tu, mon Dieu? tu trembles, tu chancelles... tu pâlis, Luisa... au moment d'être heureux, la force qui t'a soutenue dans notre infortune te manque-t-elle pour supporter notre bonheur?

LUISA.

Noire honneur, Lorenzo... hélas!

LORENZINO.

Quoi! parle, voyons... tu m'effrâyes... Qu'est-il arrivé?

LUISA.

Lorenzo, pardonne-moi!

LORENZINO.

Moi, te pardonner!... quel crime ai-je à te pardonner? quel crime as-tu donc commis, chaste enfant du ciel?

LUISA.

En te revoyant... en t'écoutant... j'avais tout oublié; mais la mort n'oublie pas, elle!

LORENZINO.

La mort?

LUISA.

Écoute, mon Lorenzo, c'est que je t'aimais trop, vois-tu!

LORENZINO.

Mais parle, parle donc!

LUISA.

Eh bien, en voyant cette chambre, ces armes, ce portrait, ce vêtement, cette lettre, car elle est de toi, elle est de ton écriture cette lettre... eh bien, Lorenzo, pardonne-moi, je me suis crue trahie et j'ai douté de toi.

LORENZINO.

Eh bien, me voilà... eh bien, tu sais que tout cela n'était qu'un moyen de l'attirer seul ici, sans suite... Tu sais que je t'aime, tu sais que tu vas être heureuse, grande, honorée; tu ne doute plus, n'est-ce pas?

LUISA.

Lorenzo, j'ai douté, et je t'ai dit que si je doutais jamais, ce doute ce serait ma mort.

LORENZINO.

Après, après?

LUISA, ramassant le flacon.

Tiens, Lorenzo, ce flacon, il est vide.

LORENZINO.

Mon Dieu! mon Dieu! je ne veille pas, je dors; c'est quelque songe horrible que je fais... Luisa, ce poison, qui te l'avais donné?

LUISA.

Mon père.

LORENZINO.

Voyons; mais il est temps encore peut-être de te sauver. Du secours! du secours!

LUISA, l'arrêtant.

Mais le duc...

LORENZINO.

Que m'importe le duc? que m'importe le monde? que m'importe Florence, quand ma Luisa va mourir?

LUISA, l'arrêtant.

Lorenzo, au nom du ciel... mais tu nous perds tous sans me sauver... Le duc saura que tu l'as trahi, et avec toi le dernier espoir de l'Italie sera perdu... Et puis, Lorenzo, je sens que je mourrais tandis que tu ne serais pas là... Ne me laisse pas mourir seule...

LORENZINO.

Non, non, je ne te quitterai pas! Mais quel qu'un peut courir à ma place... cet homme dont je te parlais, et qui est caché là? Michele! à moi, Michele!

MICHELE, entrant.

Me voilà, maître.

LUISA.

Que fais-tu?

LORENZINO.

Michele, au nom du ciel, toi qui as tant aimé, toi qui as tant souffert, Michele, prends pitié de moi. Ma Luisa, cette ange que tu vois, elle va mourir. mourir empoisonnée... Du secours! du secours!... va.

MICHELE.

Et le duc?

LORENZINO.

Michele, si quand Nella allait mourir on eût mis ta haine en balance avec ton amour, qu'aurais-tu fait, dis?... réponds.

MICHELE.

J'y vais.

Il sort.

LORENZINO.

Luisa, ma Luisa, espère, il va revenir. Oh! ce poison n'est pas mortel peut-être... Mais aussi,

mon Dieu! mon Dieu! comment as-tu pu douter de moi?

LUISA.

Ah! ne m'accuse pas, Lorenzo... mon seul crime, c'est mon amour; en mourant, je mourrais pour toi, je mourrais pour te conserver ta fiancée sainte et pure.

LORENZINO.

Oh! malheur! malheur!

LUISA.

Oh! ne blasphème pas, Lorenzo... Je meurs dans tes bras... ne me plains pas... ne me plains pas... je suis heureuse!

LORENZINO.

Mais moi, moi qui te perds! moi qui après avoir rêvé le ciel, vais retomber dans cet enfer! O mon Dieu! mon Dieu!... il ne revient pas!... Elle se meurt! (Il la porte sur le lit.) Luisa, ma Luisa adorée!

MICHELE, rentrant.

Voilà le duc.

LORENZINO, laissant Luisa couchée.

Le duc... oh! enfin.

MICHELE.

Que faut-il faire?

LORENZINO.

Derrière cette tapisserie, et quand il sera entré... entre lui et la porte. Va.

Il va au lit, et jette la couverture de brocart sur Luisa.

LUISA.

Ne me quitte pas, Lorenzo, ne me quitte pas.

LORENZINO.

Un instant, un seul instant, ma Luisa, et puis à toi pour l'éternité!

LE DUC, dehors, et frappant.

Eh bien, n'y a-t-il donc personne dans cette chambre?

LORENZINO, ouvrant.

Si fait, monseigneur, j'y suis et je vous y attends. Entrez, duc.

SCÈNE VI.

LUISA, couchée, LORENZINO, LE DUC, MICHELE.

LE DUC.

Le Hongrois est accouru me dire que Luisa m'attendait ici, et, ma foi, ne te voyant pas venir, je suis venu moi! Où est-elle?

Il fait un pas vers le milieu de la scène; pendant ce temps Michele se glisse entre lui et la porte, tire son épée, et attend.

LORENZINO, prenant le duc par la main.

Par ici, due Alexandre, par ici.... (Rejetant la couverture au pied du lit.) Tiens, regarde, la voilà.

LE DUC.

Mais cette femme se meurt.

LORENZINO.

Et c'est toi qui l'as tuée. Maintenant, duc, j'ai-